Valery Larbaud

Les Poésies de A.O. Barnabooth

Préface de Robert Mallet

nrf

Poésie/Gallimard

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/lesposiesdeaobar0000vale

COLLECTION POÉSIE

VALERY LARBAUD

Les poésies de A. O. Barnabooth

suivi de
Poésies diverses
et des
poèmes de A. O. Barnabooth
éliminés
de l'édition de 1913

PRÉFACE DE
ROBERT MALLET

nrf

GALLIMARD

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© *Éditions Gallimard, 1948.*
© *Éditions Gallimard, 1966 pour la préface.*

POÉSIES DE BARNABOOTH

L'auteur se masque et se démasque. Pour nous donner l'image de ce qu'il voudrait être, il a tout autant besoin de se dénuder que de se vêtir. Se mettre nu peut être en effet une façon d'étaler le mystère, comme de le dissiper en s'habillant. Mystificateur ou démystifiant, parfois les deux, tel est généralement l'écrivain, même s'il n'en a pas conscience.

Les Poésies de Barnabooth *imposent la question : Valery Larbaud fut-il conscient de tout ce qu'il y mettait du plus vrai de lui-même en s'appliquant à créer un personnage qui lui fût dissemblable?*

Pas moyen d'échapper à la toise. Qu'on soit Racine, Proust ou Sartre, on n'invente bien que ce qu'on porte en soi, vilenie ou vertu, exaltation ou nausée. Lorsque Valery Larbaud, âgé de 27 ans, publie en 1908 ses Poèmes par un riche amateur, *il se désolidarise de son milieu dont il exhibe le plus excessif représentant. Il n'est, sous un nom d'emprunt, qu'un exécuteur littéraire. Mais quelle exécution! C'est une vengeance contre son hérédité, un camouflet à sa mère qui lui a refusé son émancipation légale et l'a soumis à un conseil judiciaire, c'est une provocation sociale et intellectuelle,*

une confession, un manifeste, une apologie, un blâme. C'est une rébellion, un défi. C'est Barnabooth, le mystérieux narrateur de ses frasques, le milliardaire enfant gâté; mais c'est aussi Valery Larbaud, l'héritier d'une famille aisée, le mystificateur passionné de vérité.

Avec clairvoyance, ce jeune bourgeois, qui a des lettres et rêve de les illustrer, a jugé sa première plaquette — Les Portiques — *comme une très médiocre démarche parnassienne qu'expliquent sans l'excuser ses quinze ans présomptueux. Il est assez cultivé pour avoir la tête pleine de citations, assez loyal pour reconnaître ce qu'il doit aux grands devanciers, assez modeste pour ne pas croire qu'il va tout rénover, mais trop fier pour ne pas essayer d'être original. Il renoncera donc à sa signature, et feindra d'être aux ordres d'un capricieux nabab dont il fera un portrait proche de la caricature, en le gratifiant d'une suffisance d'homme riche qui se libère sans complexe de toutes ses fantaisies de pensée et de style. Ainsi pourra-t-il lui-même sans vergogne se laisser aller à ses envies littéraires, dans le pastiche comme dans l'anarchie.*

Cela ne manque pas d'adresse : rarement l'audace a su aussi bien user de la timidité. L'œuvre ne s'est pourtant pas faite en un clin d'œil. Elle a l'air d'être issue d'expérience comme une source jaillissante, mais nous savons que les sources ne sont que le dernier acte de longs cheminements souterrains.

Quand le « riche amateur » fait son apparition en 1908, Larbaud porte en lui son effigie depuis de nombreuses années. L'idée confuse du personnage semble avoir pris naissance dès son enfance à la lecture d'un livre de Louis Boussenard, Le secret de Monsieur Synthèse.

Ce Monsieur Synthèse est un homme si riche qu'il peut, du jour au lendemain, acquérir « la propriété foncière du globe ». Le petit Valery rêve de cette omnipotence. Il en rêve aussi à la lecture de l'Histoire Romaine *de Victor Duruy, lorsqu'il découvre les empereurs de la décadence dont l'extrême jeunesse dispose du pouvoir absolu.*

A la même époque, en 1896 — il a quinze ans — un fait divers exploité par la presse, l'intéresse et le trouble. Le fils d'un raffineur multimillionnaire, Max Lebaudy, est mort de maladie pendant son service militaire, faute d'avoir été réformé et soigné à temps. L'opinion d'alors voyant dans la réforme une marque de favoritisme et de corruption, on l'a incorporé sans tenir compte de son mauvais état de santé. Il est mort parce qu'il était trop riche.

A ces occasions de réflexion s'ajoutent celles que valent à Valery Larbaud ses relations dans les milieux bien nantis où il évolue, par exemple ce camarade, héritier d'une très grosse fortune, qui l'accompagne à Londres en 1902 et s'offre tous ses caprices avec le plaisir d'épater le bourgeois.

C'est cette année-là que Barnabooth prend vie réelle dans l'esprit de Valery Larbaud. Le touriste de dix-huit ans compose le nom de son personnage à l'aide de celui d'une localité proche de Londres, Barnes, *et du mot* Booth, *enseigne de pharmacies anglaises à succursales multiples. Il commence alors à rédiger les* Propos de table et anecdotes de A. O. Barnabooth, *dont il ne conservera presque rien et qui correspondent à l'esquisse du futur tableau.*

Il écrit aussi en 1902 un conte qu'il intitule Le pauvre chemisier, *parodie modernisée des contes moraux du*

*XVIII*e *siècle, où l'on voit Barnabooth renoncer à la fille du chemisier qu'il aurait pu posséder par tractations. Le nécessiteux, ce n'est pas le chemisier, mais le pauvre homme riche qui ne peut rien obtenir pour ses beaux yeux. On en a toujours à son porte-monnaie.*

De 1902 à 1908, à la faveur de son « tour d'Europe » et des nombreux séjours qu'il fait à l'étranger, autant parce qu'il aime voyager que parce qu'il n'aime pas végéter dans l'ombre glacée de sa mère (ô parents compréhensifs qui rendez les foyers désirables, vous ne saurez jamais de quoi vous avez privé vos enfants!), Valery Larbaud amasse les matériaux qui lui serviront à composer les premiers écrits de son personnage.

Le 4 juillet 1908, paraissent à ses frais cent exemplaires d'un volume où sont réunis ce qu'il appelle « les œuvres françaises de M. Barnabooth », à savoir Le Pauvre Chemisier *et* Les Poèmes. *Il a fait précéder ses œuvres d'une* Vie de Barnabooth *attribuée à X. M. Tournier de Zamble. Dans cette biographie, Barnabooth est représenté comme « un charmant jeune homme de vingt-quatre ans à peine, de petite taille, toujours vêtu simplement, assez mince, aux cheveux tirant sur le roux, aux yeux bleus, au teint fort blanc et qui ne porte ni barbe ni moustache ». Il est né le 23 août 1883, en Amérique du Sud, puis s'est fait naturaliser citoyen de l'État de New-York. Il est américain, mais c'est l'Europe qu'il aime, et c'est en Europe qu'il vivra. Il parle anglais et espagnol par hérédité, mais c'est en français qu'il écrira par dilection.*

La Biographie *sera remplacée lors de l'édition suivante — en 1913 — par le* Journal *du riche amateur, que Larbaud rédige méthodiquement à partir de 1908. La couverture du livre portera le nom de l'auteur avec un*

nouveau titre : A. O. Barnabooth. Ses œuvres complètes c'est-à-dire un conte, ses poésies et son journal intime. *La suppression de la biographie est plus que compensée par le* Journal. *Mais les poésies ont été soumises à une impitoyable révision : quinze pièces sont éliminées, plusieurs autres sont raccourcies.*

La sévérité de Valery Larbaud à son propre égard est le signe d'une maturité. Après la spontanéité qui défoule, la réflexion qui épure. C'est à la fois admirable et déplorable. Admirons l'auteur capable de s'amputer par souci de perfection (tant d'autres ne savent que faire des variantes, sans pouvoir se décider à préférer l'une à l'autre, tellement ils s'aiment), mais déplorons que soient soustraites à notre plaisir des œuvres de qualité.

Je me souviens de mes vains efforts pour que dans ses Oeuvres complètes, *il acceptât que fussent reproduits les poèmes de 1908 écartés de l'édition de 1913. C'était en 1951, six ans avant sa mort. Prisonnier de sa paralysie, il ne pouvait plus s'exprimer qu'à l'aide de mimiques et de quelques mots, prononcés ou écrits. A ma demande pressante, il réagit par de violents hochements de tête désapprobateurs et par un NON majuscule qu'il traça sur une feuille de papier en aidant sa main droite de sa main gauche. Même en appendice, il refusa l'insertion des quinze poèmes répudiés.*

— Pourquoi? lui dis-je

Il ne sut ou ne voulut que me répondre :

— Pas bons.

Je n'insistai pas. Mais c'est sans gêne, sans l'impression de le trahir, que je préface aujourd'hui une édition qui comporte en annexe les pièces qu'il contesta. On peut dire que ce recueil contient l'œuvre poétique complète de Valery Larbaud, et que c'est lui rester fidèle que

d'accueillir dans le temps de sa gloire posthume chacun de ses moments terrestres. Quelle que soit sa provenance, — édition de 1908, de 1913 ou pièces disséminées — la poésie est toujours celle du riche amateur. Elle porte la marque d'un certain homme à un certain moment de son existence : cet homme est un adulte débutant, comme l'écrivain, et sa vie se situe avant la guerre 1914-1918. Il faut avoir bien à l'esprit l'âge de l'auteur et l'âge du monde pour comprendre le sens et la portée des Poésies de Barnabooth.

Valery Larbaud est de cette espèce d'écrivains qu'a favorisée une époque dite plus facile (plus facile aux rentiers, certes, donc plus difficile aux salariés. N'est-ce pas, Samain, Philippe, Valéry et combien d'autres, vous qui fûtes des besogneux de la fonction publique?). Avec Gide et Proust, il représente le type du fils de famille *qui peut se permettre de n'avoir pas de métier en se contentant d'organiser avec intelligence et profit la façon de dépenser l'argent reçu. La vacuité des natures riches autrement que de leur héritage produit de bons résultats. Elle n'est pas sans procurer à leurs possesseurs quelques crises de mauvaise conscience. Valery Larbaud avait trop de sensibilité pour ne pas éprouver parfois, comme un remords, l'injustice si favorable de sa condition.*

Barnabooth est l'image même de la puissance que donne la fortune et des limites assignées à cette puissance par des réalités morales ou physiques sur lesquelles l'argent n'a pas prise. Il est cette image dans un monde livré aux pâles démons d'une société dirigeante, capable de croire encore aux guerres territoriales mais incapable de prévoir une guerre sociale qu'elle prépare par son égoïsme.

La littérature de combat recrute ses militants au sein

des milieux populaires, et cependant c'est le très bourgeois Gide qui, dans les remous de son esthétisme inquiet, fomente la révolte de toute une génération d'écrivains. Et nul doute que Valery Larbaud, en 1908, n'ait agi dans le même sens que Gide auprès d'une jeunesse qui étouffait dans les préjugés de classes et de religions.

Barnabooth, avec sa carrure excessive, devient le modèle du riche présomptueux, cynique, provocateur :

Je veux faire tout ce qui est justement défendu
Je veux me plonger dans l'infâmie
Comme dans un lit très doux
Ah, je suis amoureux du mal!

C'est le langage de Caligula, mais précédé d'une confession qui explique — si elle ne la justifie pas — une telle profession de foi :

Vous voyez en moi un homme
Que le sentiment de l'injustice sociale
Et de la misère du monde
A rendu complètement fou.

Barnabooth est lucide. Il sait qu'il ne peut pas changer tout seul le monde. Il sait qu'il faudrait que le monde fût transformé par les masses. Mais il n'a ni le courage, ni la vocation, — encore moins les moyens spirituels — de se faire l'apôtre de l'insurrection.

Alors, il se laisse emporter par sa fantaisie. Il s'insurge à sa manière : il vitupère, ou s'attendrit. Il refuse les morales, il dit Zut (c'est son mot) aux patries, aux écoles, aux églises. Il est irrévérencieux par respect de l'homme. On pourrait croire que ce n'est que par respect de lui-même, mais on ne se laisse pas égarer longtemps : l'accent est là, qui ne trompe pas. Barnabooth est de la

race généreuse dont on fait les défenseurs de la dignité humaine. Bien sûr, il ne prétend à rien d'autre qu'à vivre selon son bon plaisir. Mais il arrive souvent que son plaisir soit bon.

Voyager est le premier plaisir qu'il s'offre. Certes il n'y met aucune intention d'altruisme, et pourtant, c'est en voyageant qu'il va mieux comprendre les êtres à travers les lieux qu'ils habitent, puisqu'il est de la race heureuse des voyageurs qui ne se contentent pas que du pittoresque. Les poésies de Barnabooth nous offrent des images et même des visions qui prolongent et concrétisent l'exhortation de Gide. Après l'exposé lyrique des motifs, le désir exalté du choix, du départ, du mouvement, c'est, sous nos yeux, le pays choisi, le départ effectué, le sens et le nom du mouvement.

Nous ne regardons pas voyager le poète, nous voyageons avec lui. Et, pour la première fois dans notre littérature (oui, l'événement est là), nous éprouvons le sentiment d'un mécanisme universel : la belle machinerie humaine — train de luxe, paquebot — conjuguée avec la respiration d'un homme qui nous confie, au rythme des trépidations, ses frémissements les plus secrets :

O vie réelle sans art et sans métaphores, sois à moi.

Et voici que, grâce à cette préhension directe des choses, nous découvrons, comme portée par la réalité des détails essentiels, *l'essence même des grandes vérités de la vie et de la mort :*

Borborygmes, borborygmes!...
Grognements sourds de l'estomac et des entrailles.

En donnant à une partie de son recueil le titre du poème consacré à « cette seule voix humaine qui ne mente

pas », Barnabooth a exprimé son désir de se référer au plus sincère, pas forcément au plus noble, pour traduire le charme et l'angoisse d'une existence de voyageur qui n'est pas dupe de lui-même et qui sait bien qu'au-delà des villes, des paysages et des êtres de rencontre, il y a l'inquiétude et le besoin de se rencontrer soi, dans sa double vérité de borborygme et d'âme.

Sur ce fond de recherche et même d'angoisse métaphysique qui donne aux poésies leur véritable dimension lyrique, s'inscrivent — parfois en cachant les ombres — toutes les notations qui, le plus généralement, valurent aux poésies de Larbaud leur réputation d'originalité. Nous pénétrons dans « des moments dilatés de santé » où le poète éprouve

... aspirations vagues; enthousiasmes;
Pensers d'après déjeuner; élans du cœur;
Attendrissement qui suit la satisfaction
Des besoins naturels; éclairs du génie; agitation
De la digestion qui se fait; apaisement
De la digestion bien faite; joies sans causes
(...) Souvenirs d'amour;
Parfums de benjoin du tub matinal...

Et que nous soyons « dans le clair petit bar aux meubles bien cirés » *ou* « dans une cabine du Nord-Express », *nous participons à cette pulsation de l'homme vrai qui fait de nous ses intimes.*

Valery Larbaud a prétendu laisser à son personnage sa vérité d'auteur en lui attribuant le style d'un écrivain « cosmopolite » qui parle plusieurs langues, avec un goût particulier pour le français. Cela explique le mode prosodique très débridé avec parfois cependant, des références au mode classique et des tournures étranges qui ne sont

qu'étrangères : anglicismes ou hispanismes. Cela explique aussi l'absence de scrupules avec laquelle le riche amateur s'est révélé l'admirateur de Whitman et de Wordsworth, aussi bien que de Rimbaud, Claudel, Jammes, Laforgue ou même Ronsard. Les emprunts littéraires et les constructions insolites qui correspondent à la « facture » de l'étranger sont visiblement concertés, mais c'est un Walt Whitman blagueur, un Wordsworth émancipé que nous livre Barnabooth; et s'il évoque, à la façon de Claudel, « la vision de la création immensément silencieuse, le déroulement du grand flot porphyrien », *ou s'il fait, comme Jammes, le vœu de recevoir* « dans l'éternité, l'ornement simple, à la Toussaint, d'un peu de mousse », *sa seule virtuosité à accueillir et à mêler tant de réminiscences différentes ou même contradictoires est déjà le signe de son originalité. Il inscrit d'ailleurs les touches d'autrui dans une incomparable sensibilité du cœur et de la phrase, et finalement il impose sa marque par tout ce qu'il a vécu selon un style dont personne ne peut se prévaloir.*

Il a pris soin de mentionner des dates qui ne correspondent pas à celles de ses propres déplacements (sans toutefois donner à Barnabooth un âge trop différent du sien : 25 au lieu de 27 ans), mais les lieux sont bien ceux qu'il a visités et aimés « à travers toute l'Europe illuminée », comme une grande ville. La sensation de la cité européenne, elle n'est que de lui. Le premier, il a souhaité la fusion des pays d'un vieux continent où doit se faire l'unité si l'on veut y maintenir l'initiative des nouveautés tempérées. L'un des premiers, du moins exemplairement, il a su d'instinct exploiter toutes les ressources de l'exotisme, avec l'emploi des noms et des prénoms étrangers qui « musiquent », comme disait

Apollinaire. Et c'est à lui qu'on doit, rien qu'à lui, cette extraordinaire façon de mêler les visages des villes aux paysages féminins, les visages de femmes aux sensualités des villes, ce ton de confidence chuchotée qui contient la grandeur d'un lyrisme prodigue, et cette versification de l'impuissance avouée qui, précisément, crée le mystère de la sincérité dans ses difficiles rapports avec le Verbe.

Robert Mallet.

Les poésies
de A. O. Barnabooth

I

LES BORBORYGMES

PROLOGUE

Borborygmes! borborygmes !...
Grognements sourds de l'estomac et des entrailles,
Plaintes de la chair sans cesse modifiée,
Voix, chuchotements irrépressibles des organes,
Voix, la seule voix humaine qui ne mente pas,
Et qui persiste même quelque temps après la mort physiologique...

Amie, bien souvent nous nous sommes interrompus dans nos caresses
Pour écouter cette chanson de nous-mêmes;
Qu'elle en disait long, parfois,
Tandis que nous nous efforcions de ne pas rire!
Cela montait du fond de nous,
Ridicule et impérieux,
Plus haut que tous nos serments d'amour,
Plus inattendu, plus irrémissible, plus sérieux —
Oh l'inévitable chanson de l'œsophage !...
Gloussement étouffé, bruit de carafe que l'on vide,
Phrase très longuement, infiniment, modulée;
Voilà pourtant la chose incompréhensible
Que je ne pourrai jamais plus nier;

Voilà pourtant la dernière parole que je dirai
Quand, tiède encore, je serai un pauvre mort « qui se vide ! »
Borborygmes! borborygmes!...
Y en a-t-il aussi dans les organes de la pensée,
Qu'on n'entend pas, à travers l'épaisseur de la boîte crânienne?

Du moins, voici des poèmes à leur image...

ODE

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,
Dorment les millionnaires.
Je parcours en chantonnant tes couloirs
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,
O Harmonika-Zug!

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow.
On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,
Étaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice

Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)
Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu
passer la Sibérie et les monts du Samnium,
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara
sous une pluie tiède!

Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn,
prêtez-moi
Vos miraculeux bruits sourds et
Vos vibrantes voix de chanterelle;
Prêtez-moi la respiration légère et facile
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements
Si aisés, les locomotives des rapides,
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres
d'or
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah! il faut que ces bruits et que ce mouvement
Entrent dans mes poèmes et disent
Pour moi ma vie indicible, ma vie
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon
Espérer éternellement des choses vagues.

CENTOMANI

Un détour de la route et ce Basento funèbre,
Dans ce pays stérile, âpre, où, sur des collines,
Au loin, s'étendent de noires forêts pourrissantes.
Sur les interminables plateaux, pas un seul arbre,
Des cirques, des vallées vastes, sans verdure,
Où stagnent, avec des reflets de plomb, des eaux infernales
Issues des crevasses des lointaines montagnes de bitume
Dressées dans les régions désertes, sans routes et sans villages,
Près d'un Lago Nero, où semble demeurer éternellement
Un sombre et angoissant crépuscule d'hiver.
Te voici, rude Lucanie, sans un sourire!
Replis stygiens de ces ravins, ces roseaux noirs,
Ces chemins tortueux ouverts à tous les vents;
J'ai donc vécu, jadis, en Basilicate,
Puisque ces souvenirs me restent bien vivants.

Un détour de la route, et ce Basento funèbre...
(C'est la route de Tito à Potenza;
Ce talus de cailloux, c'est la ligne où ahanent
Les lents et lourds et noirs express Naples-Tarente.)

Il y a une maison de paysan, en ruines,
Inhabitée; sur un des murs on a écrit
En français, ces mots peut-être ironiques : Grand Hôtel.
La prairie, à l'entour, est pâle et grise.
On m'a dit que l'endroit était nommé Centomani.
J'y suis venu souvent, pendant l'hiver 1903.
C'est une partie de ma vie que j'ai passée là,
Oubliée, perdue à jamais...
Arbres, ruines, talus, roseaux du Basento,
O paysage neutre et à peine mélancolique,
Que n'eûtes-vous *cent mains* pour barrer la route
A l'homme que j'étais et que je ne serai plus?

NUIT DANS LE PORT

Le visage *vaporisé* au Portugal
(Oh, vivre dans cette odeur d'orange en brouillard frais!)
A genoux sur le divan de la cabine obscure
— J'ai tourné les boutons des branches électriques —
A travers le hublot rond et clair, découpant la nuit,
J'épie la ville.
C'est bien cela; c'est bien cela. Je reconnais
L'avenue des casinos et des cafés éblouissants,
Avec la perspective de ses globes de lumière, blancs
A travers les rideaux pendants des palmiers sombres.
Voici les façades éclairées des hôtels immenses,
Les restaurants rayonnant sur les trottoirs, sous les arcades,
Et les grilles dorées des jardins de la Résidence.
Je connais encore tous les coins de cette ville africaine :
Voici les Postes, et la gare du Sud, et je sais aussi
Le chemin que je prendrais pour aller du débarcadère
A tel ou tel magasin, hôtel ou théâtre;
Et tout cela est au bout de cette ondulation bleue d'eau calme
Où vacillent les reflets des feux du yacht...

Quelques mois ensoleillés de ma vie sont encore là
(Tels que le souvenir me les représentait, à Londres).
Ils sont là de nouveau, et réels, devant moi,
Comme une grande boîte pleine de jouets sur le lit
d'un enfant malade...
Je reverrais aussi des gens que j'ai connus
Sans les aimer; et qui sont pour moi bien moins
Que les palmiers et les fontaines de la ville;
Ces gens qui ne voyagent pas, mais qui restent
Près de leurs excréments sans jamais s'ennuyer,
Je reverrais leurs têtes un temps oubliées, et eux
Continuant leur vie étroite, leurs idées et leurs affaires
Comme s'ils n'avaient pas vécu depuis mon départ...
Non, je n'irai pas à terre, et demain
Au lever du jour la « Jaba » lèvera l'ancre;
En attendant je passerai cette nuit avec mon passé.
Près de mon passé vu par un trou
Comme dans les dioramas des foires.

LE MASQUE

J'écris toujours avec un masque sur le visage;
Oui, un masque à l'ancienne mode de Venise,
Long, au front déprimé,
Pareil à un grand mufle de satin blanc.
Assis à ma table et relevant la tête,
Je me contemple dans le miroir, en face
Et tourné de trois quarts, je m'y vois
Ce profil enfantin et bestial que j'aime.
Oh, qu'un lecteur, mon frère, à qui je parle
A travers ce masque pâle et brillant,
Y vienne déposer un baiser lourd et lent
Sur ce front déprimé et cette joue si pâle,
Afin d'appuyer plus fortement sur ma figure
Cette autre figure creuse et parfumée.

OCÉAN INDIEN

Oh, la nuit d'été tropical!
Des atolls d'étincellements émergeant d'abîmes bleuâtres!
Le Crucero flamboyant!
Oh, m'étendre sur le pont d'un grand navire
En route vers l'Insulinde,
Nu, et béer à l'infini béant sur moi.
(Mon cœur d'enfant abandonné, ô cher malade,
Mon cœur serait content de ta main à presser,
Dans cette ombre en feu des nuits
Éblouissantes où je voudrais pouvoir m'envoler.)
Sur les navires d'autrefois, tout pavoisés,
Dont la poupe était un palais aux cents fenêtres dorées,
Et que surmontait un Himalaya de toiles,
On n'avait pas, ininterrompue, cette palpitation des étoiles,
Cette vision de la Création, immensément
Silencieuse — sur la tête, tout déroulé, le firmament.
Je désire un matin de printemps, un peu grisâtre, dans la chambre d'hôtel,
La fenêtre ouverte en coin sur la rue de Noailles, à l'air frais,
Et voir là-bas (cinq heures, pas encore de tramways)
Le calme Vieux Port et les bateaux du Château d'If.

NEVERMORE...

Nevermore!... et puis, Zut!
Il y a des influences astrales autour de moi.
Je suis immobile dans une chambre d'hôtel
Pleine de lumière électrique immobile...
Je voudrais errer, à l'aube jaune, dans un parc
Vaste et brumeux, et tout rempli de lilas blancs.
J'ai peur d'avoir d'horribles cauchemars;
Et il me semble que j'ai froid tant il fait clair.
Peut-être que j'ai faim de choses inconnues?

Ah! donnez-moi le vent du soir sur les prairies,
Et l'odeur du foin frais coupé, comme en Bavière
Un soir, après la pluie, sur le lac de Starnberg,
Ou bien encore les sentiments que j'avais il y a un an,
Regardant de la passerelle de mon yacht
S'ouvrir la baie verte et rose de Gravosa.

L'ETERNA VOLUTTÀ

Nulle des choses les plus douces :
Ni le parfum des fleurs décomposées,
Ni de la musique en pleine mer,
Ni l'évanouissement bref
De la chute des escarpolettes
(Les yeux fermés, les jambes bien tendues),
Ni une main tiède et caressante dans mes cheveux
M'emplissant le crâne de mille petits démons
Semblables à des pensées musicales;
Ni la caresse froide des orgues
Dans le dos, à l'église;
Ni le chocolat même,
Soit en tablettes fondantes,
Fraîches d'abord puis brûlantes,
Grasses comme des moines,
Tendres comme le Nord!
Soit liquide et fumant
(Hausse vers moi ton baiser lourd, colorada!
Qu'il me pénètre jusqu'à l'essoufflement,
Laissant du feu parfumé après lui
Et une moiteur délicate sur tout mon corps...)
Ni le fumet d'amandes de certains fards;

Ni la vue des choses à travers des vitres rouges,
Ou mauves ou vertes
Comme chez Daniéli, à Venise, au fumoir;
Ni la sensation précieuse de la peur,
Ni le parfum des laques, ni
Les cris matinaux des coqs en pleine ville —
Nul des plus beaux spectacles :
Ni la Méditerranée
Avec son odeur à elle, âcre et bleue,
Avec son froissement et son battement
Si caressants et courts
Sur les flancs des navires. —
(Oh! nuits sur le pont, quand pas malade, avec l'officier de quart!
Et toi, vigie, ange gardien de l'équipage,
Combien ai-je passé de nuits, silencieux,
A tes pieds, voyant les étoiles dans tes yeux,
Tandis que Boréas nous soufflait au visage.)
Avec ses îles,
Innombrables, diverses,
Les unes blanches avec le gris-vert des oliviers,
Les autres dorées, où l'on aperçoit des villages;
D'autres : de longues choses bleues qui se cachent;
Avec des détroits pleins de musique,
Bonifacio semblable aux portes de la mort,
Messine avec le Faro, Scylla étincelant
Dans la nuit,
Les Lipari avec de rares lumières (une, haute et rouge et coulante);
Et tout le jour
Toute cette mer
Pareille à un grand jardin fleuri...

Non, aucune de ces choses,
Aucun de ces spectacles,
Ne saurait me distraire
De la volupté éternelle de la douleur!
Vous voyez en moi un homme
Que le sentiment de l'injustice sociale
Et de la misère du monde
A rendu complètement fou!
Ah! je suis amoureux du mal!
Je voudrais l'étreindre et m'identifier à lui;
Je voudrais le porter dans mes bras comme le berger porte
L'agneau nouveau-né encore gluant...
Donnez-moi la vue de toutes les souffrances,
Donnez-moi le spectacle de la beauté outragée,
De toutes les actions honteuses et de toutes les pensées viles
(Je veux moi-même créer plus de douleur encore;
Je veux souffler la haine comme un bûcher).
Je veux baiser le mépris à pleines lèvres;
Allez dire à la Honte que je meurs d'amour pour elle;
Je veux me plonger dans l'infamie
Comme dans un lit très doux;
Je veux faire tout ce qui est justement défendu;
Je veux être abreuvé de dérision et de ridicule;
Je veux être le plus ignoble des hommes.
Que le vice m'appartienne,
Que la dépravation soit mon domaine!
Il faut que je venge tous ceux qui souffrent
(Et le bonheur n'est pas non plus dans l'innocence);
Je veux aller plus loin que tous
Dans l'ignominie et la réprobation,

Je veux souffrir avec tout le monde,
Plus que tout le monde!
Ne fermez pas la porte!
Il faut que j'aille me vendre à n'importe quel prix;
Il faut que je me prostitue corps et âme;
J'ai si faim de mépris!
J'ai si soif d'abjection!
Et tant d'autres en sont repus; tant d'autres :
Les Pauvres!
Hélas, je suis trop riche; le Mal
M'est à jamais interdit quoi que je fasse :
Je suis un Riche, naturellement bon et vertueux;
Si j'étais plus riche encore, peut-être
Je pourrais acheter la Honte,
Et la douleur et la bassesse toute nue du monde?
Mais que du moins j'entende,
Monter toujours
Le cri de la douleur du Monde.
Que mon cœur s'en remplisse ineffablement;
Que je l'entende encore de mon tombeau,
Et que la grimace de mon visage mort
Dise ma joie de l'entendre!

L'ANCIENNE GARE DE CAHORS

Voyageuse! ô cosmopolite! à présent
Désaffectée, rangée, retirée des affaires.
Un peu en retrait de la voie,
Vieille et rose au milieu des miracles du matin,
Avec ta marquise inutile
Tu étends au soleil des collines ton quai vide
(Ce quai qu'autrefois balayait
La robe d'air tourbillonnant des grands express)
Ton quai silencieux au bord d'une prairie,
Avec les portes toujours fermées de tes salles d'attente,
Dont la chaleur de l'été craquèle les volets...
O gare qui as vu tant d'adieux,
Tant de départs et tant de retours,
Gare, ô double porte ouverte sur l'immensité charmante
De la Terre, où quelque part doit se trouver la joie de Dieu
Comme une chose inattendue, éblouissante;
Désormais tu reposes et tu goûtes les saisons
Qui reviennent portant la brise ou le soleil, et tes pierres
Connaissent l'éclair froid des lézards; et le chatouillement

Des doigts légers du vent dans l'herbe où sont les rails
Rouges et rugueux de rouille,
Est ton seul visiteur.
L'ébranlement des trains ne te caresse plus :
Ils passent loin de toi sans s'arrêter sur ta pelouse,
Et te laissent à ta paix bucolique, ô gare enfin
tranquille
Au cœur frais de la France.

VOIX DES SERVANTES

Par la fenêtre ouverte au matin de printemps
(On respire donc un air vivant enfin)! j'entends
Leurs voix jeunes emplir la *jaula* sonore...
Ah! pour un moment de joie dans mon cher cœur,
Pour un de ces moments dilatés de santé,
Un de ces moments cruels où l'on est bien soi!
Vivre dans un coin des cent mille replis d'une ville,
Comme une pensée criminelle dans un cerveau,
Et pouvoir acheter tout ce qu'il y a dans les boutiques
Flamboyantes, comme celles de Paris, de Vienne ou de
Londres,
Les restaurants, les bijouteries, les rues ouvertes
(L'estomac est une besace pleine, les yeux
Sont deux lanternes allumées).
Vivre donc, oh, de ce matin bleu à ce soir rouge!
Est-ce que je mourrai « un matin de printemps »
Comme celui-là, plein d'air vivant et de chansons?
Oh, mais gonflez mon cœur de vos chansons, servantes!
Voix impériales, voix des filles du Sud!
Énergiques et graves comme les voix des garçons,
Vous vous mêlez à la chaleur et à l'air bleu,
A cette couronne que le soleil pose, là-haut, au mur aigu,

Cette bandelette orangée, aux confins des cieux, et
que je vois
Levant la tête vers les abîmes éthérés.

Rythmant le travail, les airs en chœur,
Les vieilles scies, les refrains neufs;
Et les choses sentimentales de toujours :
La « Paloma » et « Llora, pobre corazon »,
Les choses d'il y a dix ans, vous vous souvenez?
« Con una falda de percal blanca... »
(Mon vieux cœur, tous nos beaux matins de la Navé!)
Les zarzuelas de l'an dernier, comme
« El arte de ser bonita » ou « La gatita blanca ».
Écoutez ces furieuses, criant à grosses voix, l'air :
« Anteayer vi a una señora... »
(Vous vieillirez, refrains, et vous aussi, ô voix
Qui, pures, vous élancez de ces gorges charmantes!)

O servantes de mon enfance, je pense à vous,
Divinités au seuil de la maison profonde,
Bonnes sambas crépues, et vous, cholitas rouges,
Toi, surtout, ma Lola, grande vieille farouche
Avec des yeux fous et durs fixés au loin sur le monde.
Mais c'est toi qu'aujourd'hui je voudrais tant revoir,
Et ravoir (bien plus tard, à Paris, je me souviens)
Toi, Rose Auroy, dans les jardins de l'ambassade,
En rabane rayée et foulard rouge à pois bouton d'or,
Et me disant (je revois tes grands yeux
D'un noir doré, profonds et graves
— Car je t'aimais surtout pour douloureuse et grave)
« Mossié, veut-ti savoi les sirandanes? »
Les sirandanes, milatresse, les sirandanes!

« Mon la maison, l'a beaucoup di fenêtes, une seule pôte? »
Et je cherchais, au fond de tes yeux inoubliables,
Le mot de l'énigme, ô poseuse de sirandanes!
Alors tu disais comme sortant d'un rêve,
Riant soudain : « Dé à coude! Mossié, dé à coude! »
Rose Auroy, te souviens-tu de ce petit garçon exotique
Que la vieille Lola nommait « Milordito »?
O Servantes, chantez! voix brûlantes, voix fières!
Toutes les criadas de la maison, chantez!
Amparo, Carmeta, Angustias, chantez!
Et remplissez ce cœur qui vous dédie ces larmes...

MATIN DE NOVEMBRE
PRÈS D'ABINGDON

Les collines dans le brouillard, sous le ciel de cendre bleue
Comme elles sont hautes et belles!
O jour simple, mêlé de brume et de soleil!
Marcher dans l'air froid, à travers ces jardins,
Le long de cette Tamise qui me fait songer aux vers de Samain,
Marcher sur la terre de nouveau inconnue, toute changée,
Et pareille au pays des fées, ce matin d'arrière-automne...
O nature voilée, mystérieux paysages, vous ressemblez
Aux blocs des maisons géantes et aux avenues brumeuses de la ville,
Vous avez l'imprécis grandiose des horizons urbains.

ALMA PERDIDA

A vous, aspirations vagues; enthousiasmes;
Pensers d'après déjeuner; élans du cœur;
Attendrissement qui suit la satisfaction
Des besoins naturels; éclairs du génie; agitation
De la digestion qui se fait; apaisement
De la digestion bien faite; joies sans causes;
Troubles de la circulation du sang; souvenirs d'amour;
Parfum de benjoin du tub matinal; rêves d'amour;
Mon énorme plaisanterie castillane, mon immense
Tristesse puritaine, mes goûts spéciaux :
Chocolat, bonbons sucrés jusqu'à brûler, boissons glacées;
Cigares engourdisseurs; vous, endormeuses cigarettes;
Joies de la vitesse; douceur d'être assis; bonté
Du sommeil dans l'obscurité complète;
Grande poésie des choses banales : faits divers; voyages;
Tziganes; promenades en traîneau; pluie sur la mer;
Folie de la nuit fiévreuse, seul avec quelques livres;
Hauts et bas du temps et du tempérament;
Instants reparus d'une autre vie; souvenirs, prophéties
O splendeurs de la vie commune et du train-train ordinaire,
A vous cette âme perdue.

YARAVI

Dans ce grand souffle de vent noir que nous fendons
Exalté, j'erre en pleurant sur le pont du yacht;
Minuit en mer, pas une côte en vue.
Tout à l'heure au coucher du soleil,
Dans la brume grondaient les canons du Bosphore,
La côte d'Asie à la côte d'Europe répondant
(Pour guider les vaisseaux) de quart d'heure en quart d'heure.
Et c'est avec ces bruits guerriers à la poupe que, bondissant,
Mon navire au nom bouffon, le « Narrenschiff »,
Est entré dans cette nuit de poix et ce chaos du Pont-Euxin...

Encore enfant, j'ai parcouru ce chemin
D'obscurité, ce déroulement du grand flot porphyréen
Tout chargé des livides fleurs d'edelweiss maritime.

O demain! le lever du jour sur les rivages
Et dans mon cher cœur plein de cloches!
A l'infini, les côtes de l'Empire ottoman
Roses et vertes, aux ondulations douces, où se cachent

Des villages couleur de la terre et de vieilles forteresses;
Ou bien l'approche d'un port russe, annoncé
Par des milliers de courges vertes flottant sur l'eau brillante
(Comme l'Ausonie parfois, plus discrètement,
S'annonce au navigateur par un fiaschetto vide que berce
Le flot tyrrhénien).

Oh, les levers du soleil d'été sur les mers retentissantes
Et le silence des rivages vus au loin!

Mais laissez-moi m'attendrir un peu sur mon enfance,
Me revoir à quinze ans dans les rues d'Odessa;
Laissez-moi pleurer dans la nuit sans savoir pourquoi,
Et chanter dans le vent ces vers :
« Ya que para mi no vives »,
Sur un air de valse entendu je ne sais où, un air des tziganes,
Chanter en sanglotant sur un air de tziganes!
Le souvenir me fait revoir des pays éblouissants :
Des rades pleines de navires et des ports bleus
Bordés de quais plantés de palmiers géants et de figuiers
Gigantesques, pareils à des tentes de peau pendues aux cieux;
Et d'immenses forêts à demi submergées,
Et les paseos ombragés de Barcelone;
Des dômes d'argent et de cristal en plein azur;
Et la Petite-Cythère, creuse comme une coupe,
Où, le long des ruisseaux les plus calmes du monde,
Se jouent toutes les pastorales du vieux temps;
Et ces îles grecques qui flottent sur la mer...

Je ne saurais dire si c'est de désespoir ou bien de joie
Que je pleure ainsi, mêlant
Mes sanglots étouffés aux cris de panique de l'aquilon,
Au rythme de la machinerie, au tonnerre et au sifflement
Des vagues tordues en masses de verre sur les flancs
Du navire, et tout à coup étalées comme un manteau
de pierreries
(Mais tout cela est invisible)...

Mais ma douleur... Oh, ma douleur, ma bien-aimée!
Qui adoptera cette douleur sans raison,
Que le passé n'a pas connue et dont l'avenir
Ignorera sans doute le secret?
Oh, prolonger le souvenir de cette douleur moderne,
Cette douleur qui n'a pas de causes, mais
Qui m'est un don des Cieux.

MERS-EL-KÉBIR

J'aime ce village, où sous les orangers,
Sans se voir, deux jeunes filles se disent leurs amours
Sur deux infiniment plaintives mandolines.
Et j'aime cette auberge, car les servantes, dans la cour,
Chantent dans la douceur du soir cet air si doux
De la « Paloma ». Écoutez la paloma qui bat de l'aile...
Désir de mon village à moi, si loin; nostalgie
Des antipodes, de la grande avenue des volcans immenses;
O larmes qui montez, lavez tous mes péchés!
Je suis la paloma meurtrie, je suis les orangers,
Et je suis cet instant qui passe et le soir africain;
Mon âme et les voix unies des mandolines.

VŒUX DU POÈTE

Lorsque je serai mort depuis plusieurs années,
Et que dans le brouillard les cabs se heurteront,
Comme aujourd'hui (les choses n'étant pas changées)
Puissé-je être une main fraîche sur quelque front!
Sur le front de quelqu'un qui chantonne en voiture
Au long de Brompton Road, Marylebone ou Holborn,
Et regarde en songeant à la littérature
Les hauts monuments noirs dans l'air épais et jaune.
Oui, puissé-je être la pensée obscure et douce
Qu'on porte avec secret dans le bruit des cités,
Le repos d'un instant dans le vent qui nous pousse,
Enfants perdus parmi la foire aux vanités;
Et qu'on mette à mes débuts dans l'éternité,
L'ornement simple, à la Toussaint, d'un peu de mousse.

MUSIQUE APRÈS UNE LECTURE

Assez de mots, assez de phrases! ô vie réelle,
Sans art et sans métaphores, sois à moi.
Viens dans mes bras, sur mes genoux,
Viens dans mon cœur, viens dans mes vers, ma vie.
Je te vois devant moi, ouverte, interminable,
Comme une rue du Sud béni, étroite et chaude,
Et tortueuse entre des maisons très hautes, dont les faîtes
Trempent dans le ciel du soir, heurtés
Par des chauves-souris mou-volantes;
Rue, comme un grand corridor parfumé
D'un Barrio del Mar dont la mer est en effet voisine,
Et où, dans la nuit calme, tout à l'heure,
Les serenos psalmodieront les heures...

Mais, ma vie, c'est toujours cette rue à la veille
Du jour de Saint-Joseph, quand des musiciens,
Des guitares sous leurs capes, donnent des sérénades :
On entendra, jusqu'au sommeil très doux, le bruit
Plus doux encore que le sommeil, des cordes et du bois,
Si tremblant, si joyeux, si attendrissant et si timide,
Que si seulement je chante

Toutes les Pepitas vont danser dans leurs lits.

Mais non!
Mon chant entrecoupé de cris! mon chant à moi!
(Ce n'est pas toi, Amérique, tes cataractes, tes forêts
Où frémit la venue du printemps, ce n'est pas toi,
Grand silence des Andes prodigieux et solitaires,
Ce n'est pas vous, non, qui remplissez ce cœur
D'une harmonie indescriptible, où se mêlent
Une joie féroce et des sanglots d'orgueil!...)
Oh! que j'aille dans les lieux inhabités, loin des livres,
Et que j'y laisse rire et hurler
La bête lyrique qui bondit dans mon sein!

SCHEVENINGUE, MORTE-SAISON

Dans le clair petit bar aux meubles bien cirés,
Nous avons longuement bu des boissons anglaises;
C'était intime et chaud sous les rideaux tirés.
Dehors le vent de mer faisait trembler les chaises.

On eût dit un fumoir de navire ou de train :
J'avais le cœur serré comme quand on voyage;
J'étais tout attendri, j'étais doux et lointain;
J'étais comme un enfant plein d'angoisse et très sage.

Cependant, tout était si calme autour de nous!
Des gens, près du comptoir, faisaient des confidences.
Oh, comme on est petit, comme on est à genoux,
Certains soirs, vous sentant si près, ô flots immenses!

THALASSA

Couché sur le divan au fond de la cabine
(Bercé comme une poupée aux bras d'une fillette folle
Par le tangage et le roulis — gros temps),
J'ai sur l'âme un cercle lumineux : le hublot,
Comme une vitrine de boutique où l'on vendrait la mer;
Et, à demi sommeillant, je rêve
De construire, dans une forme inusitée encore, un poème
A la gloire de la mer.

O Homère! ô Virgile!
O Corpus Poeticum Boreale! C'est dans vos pages
Qu'il faut chercher les vérités éternelles
De la mer, et ces mythes qui expriment un aspect du temps,
Et les féeries de la mer, et l'histoire des vagues,
Et le printemps marin, et l'automne marin,
Et l'accalmie qui fait une route plate et verte
Au char de Neptune et aux cortèges des Néréides.

J'ai sur l'âme un cercle lumineux qui voyage

De haut en bas, tantôt empli du bleu-gris moucheté de blanc
Du paysage méditerranéen, avec un coin de ciel
Pâle, tantôt
C'est le ciel qui descend remplir le cercle, tantôt
Je plonge dans une lumière glauque et froide,
Tourbillonnante, et tantôt, d'un seul coup,
Le hublot aveuglé de bave bondit s'éblouir en plein ciel blanc.

Passe, sur cette ligne d'horizon toujours mouvante,
Grand comme un jouet, un vapeur roumain, peint en blanc;
Il roule comme sur un chemin crevé de fondrières, et l'hélice
Sort parfois de la mer et bat l'air plein d'écume.
Ils saluent, du drapeau d'arrière, à mi-mât,
Bleu — jaune — rouge.

Bruits du navire : voix dans un corridor,
Craquements des boiseries, grincements des lampes oscillantes,
Rythme des machines, leur odeur fade par bouffées,
Cris mangés de vent, qui brouillent la musique
D'une mandoline égrenant : « Sobre las olas del mar... »
Et le bruit coutumier qui finit par être silence.

Oh! sur le pont, là-haut, le vent long et féroce, le vent pirate
Sifflant dans les cordages, et faisant claquer comme un fouet
Le drapeau de bandes et d'étoiles aux trois couleurs...

MA MUSE

Je chante l'Europe, ses chemins de fer et ses théâtres
Et ses constellations de cités, et cependant
J'apporte dans mes vers les dépouilles d'un nouveau monde :
Des boucliers de peaux peints de couleurs violentes,
Des filles rouges, des canots de bois parfumés, des perroquets,
Des flèches empennées de vert, de bleu, de jaune,
Des colliers d'or vierge, des fruits étranges, des arcs sculptés,
Et tout ce qui suivait Colomb dans Barcelone.
Mes vers, vous possédez la force, ô mes vers d'or,
Et l'élan de la flore et de la faune tropicales,
Toute la majesté des montagnes natales,
Les cornes du bison, les ailes du condor!
La muse qui m'inspire est une dame créole,
Ou encore la captive ardente que le cavalier emporte
Attachée à sa selle, jetée en travers de la croupe,
Pêle-mêle avec des étoffes précieuses, des vases d'or et des tapis,
Et tu es vaincu par ta proie, ô llanero!
Mes amis reconnaissent ma voix, ses intonations

Familières d'après dîner, dans mes poèmes.
(Il suffit de savoir mettre l'accent où il faut.)
Je suis agi par les lois invincibles du rythme,
Je ne les comprends pas moi-même : elles sont là.
O Diane, Apollon, grands dieux neurasthéniques
Et farouches, est-ce vous qui me dictez ces accents,
Ou n'est-ce qu'une illusion, quelque chose
De moi-même purement — un borborygme?

LE DON DE SOI-MÊME

Je m'offre à chacun comme sa récompense;
Je vous la donne même avant que vous l'ayez méritée.

Il y a quelque chose en moi,
Au fond de moi, au centre de moi,
Quelque chose d'infiniment aride
Comme le sommet des plus hautes montagnes;
Quelque chose de comparable au point mort de la rétine,
Et sans écho,
Et qui pourtant voit et entend;
Un être ayant une vie propre, et qui, cependant,
Vit toute ma vie, et écoute, impassible,
Tous les bavardages de ma conscience.

Un être fait de néant, si c'est possible,
Insensible à mes souffrances physiques,
Qui ne pleure pas quand je pleure,
Qui ne rit pas quand je ris,
Qui ne rougit pas quand je commets une action honteuse,
Et qui ne gémit pas quand mon cœur est blessé;

Qui se tient immobile et ne donne pas de conseils,
Mais semble dire éternellement :
« Je suis là, indifférent à tout. »

C'est peut-être du vide comme est le vide,
Mais si grand que le Bien et le Mal ensemble
Ne le remplissent pas.
La haine y meurt d'asphyxie,
Et le plus grand amour n'y pénètre jamais.

Prenez donc tout de moi : le sens de ces poèmes,
Non ce qu'on lit, mais ce qui paraît au travers malgré moi :
Prenez, prenez, vous n'avez rien.
Et où que j'aille, dans l'univers entier,
Je rencontre toujours,
Hors de moi comme en moi,
L'irremplissable Vide,
L'inconquérable Rien.

CARPE DIEM...

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise,
D'un gris doux, la terre est bleue et le ciel bas
Semble tout à la fois désespéré et tendre;
Et vois la salle de la petite auberge
Si gaie et si bruyante en été, les dimanches,
Et où nous sommes seuls aujourd'hui, venus
De Naples, non pour voir Baïes et l'entrée des Enfers,
Mais pour nous souvenir mélancoliquement.

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise,
Mon amie, ô ma bonne amie, ma camarade!
Je crois qu'il est pareil au jour
Où Horace composa l'ode à Leuconoé.
C'était aussi l'hiver, alors, comme l'hiver
Qui maintenant brise sur les rochers adverses la mer
Tyrrhénienne, un jour où l'on voudrait
Écarter le souci et faire d'humbles besognes,
Être sage au milieu de la nature grave,
Et parler lentement en regardant la mer...

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise...
Te souviens-tu de Marienlyst? (Oh, sur quel rivage,

Et en quelle saison sommes-nous? je ne sais.)
On y va d'Elseneur, en été, sur des pelouses
Pâles; il y a le tombeau d'Hamlet et un hôtel
Éclairé à l'électricité, avec tout le confort moderne.
C'était l'été du Nord, lumineux, doux voilé.
Souviens-toi : on voyait la côte suédoise, en face,
Bleue, comme ce profil lointain de l'Italie.
Oh! aimes-tu ce jour autant que moi je l'aime?

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise...
Oh! que n'ai-je passé ma vie à Elseneur!
Le petit port danois est tranquille, près de la gare,
Comme le port définitif des existences.
Vivre danoisement dans la douceur danoise
De cette ville où est un château avec des dômes en bronze
Vert-de-grisés; vivre dans l'innocence, oui,
De n'importe quelle petite ville, quelque part,
Où tout le monde serait pensif et silencieux,
Et où l'on attendrait paisiblement la mort.

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise,
Et laisse-moi cacher mes yeux dans tes mains fraîches;
J'ai besoin de douceur et de paix, ô ma sœur.
Sois mon jeune héros, ma Pallas protectrice,
Sois mon certain refuge et ma petite ville;
Ce soir, mi Socorro, je suis une humble femme
Qui ne sait plus qu'être inquiète et être aimée.

IMAGES

I

Un jour, à Kharkow, dans un quartier populaire
(O cette Russie méridionale, où toutes les femmes
Avec leur châle blanc sur la tête, ont des airs de Madone!),
Je vis une jeune femme revenir de la fontaine,
Portant, à la mode de là-bas, comme du temps d'Ovide,
Deux seaux suspendus aux extrémités d'un bois
En équilibre sur le cou et les épaules.
Et je vis un enfant en haillons s'approcher d'elle et lui parler.
Alors, inclinant aimablement son corps à droite,
Elle fit en sorte que le seau plein d'eau pure touchât le pavé
Au niveau des lèvres de l'enfant qui s'était mis à genoux pour boire.

II

Un matin, à Rotterdam, sur le quai des Boompjes
(C'était le 18 septembre 1900, vers huit heures),
J'observais deux jeunes filles qui se rendaient à leurs ateliers;
Et en face d'un des grands ponts de fer, elles se dirent au revoir,
Leurs routes n'étant pas les mêmes.
Elles s'embrassèrent tendrement; leurs mains tremblantes
Voulaient et ne voulaient pas se séparer; leurs bouches
S'éloignaient douloureusement pour se rapprocher aussitôt
Tandis que leurs yeux fixes se contemplaient...
Ainsi elles se tinrent un long moment tout près l'une de l'autre,
Debout et immobiles au milieu des passants affairés,
Tandis que les remorqueurs grondaient sur le fleuve,
Et que des trains manœuvraient en sifflant sur les ponts de fer.

III

Entre Cordoue et Séville
Est une petite station, où, sans raisons apparentes,
Le Sud-Express s'arrête toujours.
En vain le voyageur cherche des yeux un village

Au delà de cette petite gare endormie sous les eucalyptus.
Il ne voit que la campagne andalouse : verte et dorée.
Pourtant de l'autre côté de la voie, en face,
Il y a une hutte faite de branchages noircis et de terre.
Et au bruit du train une marmaille loqueteuse en sort.
La sœur aînée les précède, et s'avance tout près sur le quai,
Et, sans dire un mot, mais en souriant,
Elle danse pour avoir des sous.
Ses pieds dans la poussière paraissent noirs;
Son visage obscur et sale est sans beauté;
Elle danse, et par les larges trous de sa jupe couleur de cendre,
On voit, nues, s'agiter ses cuisses maigres,
Et rouler son petit ventre jaune;
Et chaque fois, pour cela, quelques messieurs ricanent,
Dans l'odeur des cigares, au wagon-restaurant...

Post-scriptum

O mon Dieu, ne sera-t-il jamais possible
Que je connaisse cette douce femme, là-bas, en Petite-Russie,
Et ces deux amies de Rotterdam,
Et la jeune mendiante d'Andalousie
Et que je me lie avec elles
D'une indissoluble amitié?
(Hélas, elles ne liront pas ces poèmes,
Elles ne sauront ni mon nom, ni la tendresse de mon cœur;
Et pourtant elles existent, elles vivent *maintenant*.)

Ne sera-t-il jamais possible que cette grande joie me
soit donnée,
De les connaître?
Car je ne sais pourquoi, mon Dieu, il me semble qu'avec
elles quatre,
Je pourrais conquérir un monde!

MADAME TUSSAUD'S

Il me semble que toute la sagesse du monde
Est dans les yeux de ces bonshommes en cire.
Je voudrais être enfermé là toute une nuit,
Une nuit d'hiver, par mégarde,
Surtout dans la salle des criminels,
Des bons criminels en cire,
Faces luisantes, yeux ternes, et corps — en quoi?
Mais, est-ce que ça leur ressemble vraiment?
Alors pourquoi les a-t-on enfermés, électrocutés ou pendus,
Pendant que leur image muette reste ici?
Avec des yeux qui ne peuvent pas dire les horreurs souffertes,
Mais qui rencontrent des yeux partout, sans fin, sans fin.
Les ferment-ils au moins la nuit?

LA MORT D'ATAHUALLPA

Pues el Atabalipa llorava y devia que no le matasen

Oviedo.

O combien de fois j'ai pensé à ces larmes,
Ces larmes du suprême Inca de l'empire ignoré
Si longtemps, sur les hauts plateaux, aux bords lointains
Du Pacifique — ces larmes, ces pauvres larmes
De ces gros yeux rouges suppliant Pizarre et Almagro.
J'y ai songé, tout enfant, lorsque je m'arrêtais
Longtemps, dans une galerie sombre, à Lima,
Devant ce tableau historique, officiel, terrifiant.
On y voit d'abord — belle étude de nu et d'expression —
Les femmes de l'Empereur américain, furieuses
De douleur, demandant qu'on les tue, et voici,
Entouré du clergé en surplis et des croix
Et des cierges allumés, non loin de Fray Vicente de Valverde,
Atahuallpa, couché sur l'appareil horrible
Et inexplicable du garrot, avec son torse brun

Nu, et son maigre visage vu de profil,
Tandis qu'à ses côtés les Conquistadores
Prient, fervents et farouches.
Cela fait partie de ces crimes étranges de l'Histoire.
Entouré de la majesté des Lois et des splendeurs de l'Église,
Si prodigieux d'angoissante horreur,
Qu'on ne peut pas croire qu'ils ne durent
Quelque part, au delà du monde visible, éternellement ;
Et dans ce tableau même, peut-être, demeurent
Toujours la même douleur, les mêmes prières, les mêmes larmes,
Pareilles aux desseins mystérieux du Seigneur.
Et j'imagine volontiers, en cet instant
Où j'écris seul, abandonné des dieux et des hommes,
Dans un appartement complet du Sonora Palace Hôtel
(Quartier de la Californie),
Oui, j'imagine que quelque part dans cet hôtel,
Dans une chambre éblouissante de lampes électriques,
Silencieusement cette même terrible scène,
— Cette scène de l'histoire nationale péruvienne
Qu'on serine aux enfants, là-bas, dans nos écoles, —
S'accomplit exactement
Comme, il y a quatre cents ans, à Caxamarca.

— Ah ! que quelqu'un n'aille pas se tromper de porte !

TRAFALGAR SQUARE LA NUIT

Ne sens-tu pas, jeune mendiante, qu'il est beau,
Que c'est une chose précieuse, d'être là,
Errant dans ce désert architectural
Au milieu de la plus grande ville du monde, sous les astres
Perpendiculaires, astres malins, clignotants,
Réverbères embués de la cité céleste?
Ne songe plus à ta faim, mais joue
A deviner les lions couchés dans le brouillard bleu,
Au bord des terrasses d'eaux noires où stagnent
Les livides reflets des globes électriques...
Viens! je suis une fée, je t'aime, tout à l'heure
Tu auras un festin dressé pour toi seule et des fleurs dans ta voiture;
Viens seulement contempler encore quelques instants
La grande chose nocturne, plus belle
Que les déserts et que la mer, et que les fleuves des tropiques
Roulant dans la splendeur lunaire;
Oh, regarde en silence, te pressant contre moi,
Femme dédiée à la ville!

L'INNOMMABLE

Quand je serai mort, quand je serai de nos chers morts
(Au moins, me donnerez-vous votre souvenir, passants
Qui m'avez coudoyé si souvent dans vos rues?)
Restera-t-il dans ces poèmes quelques images
De tant de pays, de tant de regards, et de tous ces visages
Entrevus brusquement dans la foule mouvante?
J'ai marché parmi vous, me garant des voitures
Comme vous, et m'arrêtant comme vous aux devantures.
J'ai fait avec mes yeux des compliments aux Dames;
J'ai marché, joyeux, vers les plaisirs et vers la gloire,
Croyant dans mon cher cœur que c'était arrivé;
J'ai marché dans le troupeau avec délices,
Car nous sommes du troupeau, moi et mes aspirations.
Et si je suis un peu différent, hélas, de vous tous,
C'est parce que je vois,
Ici, au milieu de vous, comme une apparition divine,
Au-devant de laquelle je m'élance pour en être frôlé,
Honnie, méconnue, exilée,
Dix fois mystérieuse,
La Beauté Invisible.

II

EUROPE

La douceur de l'Europe.
Étienne Pasquier.

A M. TOURNIER DE ZAMBLE

*en lui envoyant le manuscrit d'*Europe

Encore un poëme, cher Monsieur
Xavier-Maxence pour les dames:
Un poëme à la suite de ceux
Esquels je distillai mes âmes,
Car aussi bien j'en ai plusieurs.

De Pompier j'imite le style :
Cet auteur écrivait si bien!
C'était coulant, c'était facile :
Chacun y retrouvait du sien;
Je suis son disciple docile.

Mon éditeur, éditez-moi
Ce dernier effort de ma muse,
Le dernier (hélas) je le crois,
Car le génie à la fin s'use,
Et le cygne reste sans voix.

Trop de plaisirs et de mollesse
M'a l'esprit tout débilité;
L'hôtel où gitent les bougresses

Plus que toi, Délos, j'ai hanté,
Et plus le bourdeau que Permesse!

I

Un minuit en mer comme il y en a tant :
Le Cunarder au bruit doux sur la mer sans lune.
Il ferait chaud, n'était ce vent.
Le bruit de la vague la plus voisine : un éclaboussement :
Et l'autre vague un peu plus loin : une aspersion;
Et l'autre encore : un grondement lointain;
Et l'autre, se retournant, fait « Chut! »
Et toutes les vagues de la mer longtemps murmurent.
Les salons sont pleins de lumière sous les ponts,
Et pleins de Messieurs en noir et de Dames en robes basses.
Savoure, ô faible cœur, l'angoisse de cette heure.
Ne songe plus qu'à ton enfance. Quoi, tu pleures?
Non, non, ne pleure pas : écoute les tziganes
Qui jouent dans la restauration, à l'arrière...
Le poète est debout auprès de sa compagne
Étendue sur un divan, sous des fourrures, à l'avant,
« Un ange, une jeune Espagnole » qui par instants,
Pensant à lui, lui dit à mi-voix :
« Mein Liebling! »
Et de nouveau le bruit indifférent des vagues.
Tiens, un éclair!
Mais non; ce n'est pas possible; il fait beau temps...
Et toujours le vent et le bruit des flots sans fin...
Encore un! Là, là-bas, regarde!

C'est toujours dans ce même coin du ciel.
Ça passe comme une faux sur des avoines.
Tiens, encore;
Ça dure une seconde à peine. On dirait
Que cela tourne.
Là : il passe!...
J'ai vu le feu tourner: le phare, comme un dément
Tourne sa tête flamboyante dans la nuit, géant derviche,
Et, dans son vertige de lumière,
Il éclaire la route de campagne, la haie en fleur, la chaumière,
Et le bicycliste attardé, et la voiture du médecin sur la lande,
Et les abîmes déserts où le paquebot fait route.
J'ai vu le feu tourner, et je me tais.
Demain matin, les gens du salon, montant sur le pont
Où le vent piquera leurs joues et leurs yeux froids,
Crieront : « La Terre! »
Et s'extasieront dans leurs cache-nez.

Europe, c'est donc toi, je te surprends de nuit.
Je vous retrouve dans votre lit parfumé, ô mes amours!
J'ai vu la première et la plus avancée
De tes milliards de lumières.
Là, dans ce petit coin de terre, tout rongé
De l'Océan qui embrasse d'immenses îles
Dans les mille replis de ses gouffres inconnus,
Là, sont les nations civilisées,
Avec leurs capitales énormes, si lumineuses, la nuit,
Que même au-dessus des jardins leur ciel est rose.
Les banlieues se prolongent dans les prairies teigneuses.
Les réverbères éclairent les routes au delà des portes;
Les trains illuminés glissent dans les tranchées;

Les wagons-restaurants sont pleins de gens à table;
Les voitures, en rangs noirs, attendent
Que les gens sortent des théâtres, dont les façades
Se dressent toutes blanches sous la lumière électrique
Qui siffle dans les globes laiteux incandescents.
Les villes tachent la nuit comme des constellations :
Il y en a au sommet des montagnes,
A la source des fleuves, au milieu des plaines,
Et dans les eaux mêmes, où elles mirent leurs feux rouges...

« Demain, tous les magasins seront ouverts, ô mon âme... »

II

Fi des pays coloniaux, qui n'ont pour eux
Que les merveilles de la nature, et n'ont pas su
Même se procurer un Théocrite.
Dégoût des jours passés sur le hamac,
En vêtements de toile, dans des villes sans boutiques :
Dégoût des chasses aux bêtes fauves, des résidences
Royales des Indes et des cités d'Australasie,
Où l'on ne fait que penser à toi, par toi, Europe.
Car là, dans le brouillard, sont les bibliothèques!
Oh! tout apprendre, oh! tout savoir, toutes les langues!
Avoir lu tous les livres et tous les commentaires;
Oh, le sanscrit, l'hébreu, le grec et le latin!
Pouvoir se reconnaître dans un texte quelconque
Qu'on voit pour la première fois! et dominer le monde,
Par la science, de la coulisse, comme on tiendrait

Dans un seul poing les ficelles de ces pantins multicolores.
Sentir qu'on est si haut qu'on est pris de vertige,
Comme si quelqu'un vous murmurait les mots :
« Je te donnerai tout cela », sur la montagne!

III

Europe! tu satisfais ces appétits sans bornes
De savoir, et les appétits de la chair,
Et ceux de l'estomac, et les appétits
Indicibles et plus qu'impériaux des Poètes,
Et tout l'orgueil de l'Enfer.
(Je me suis parfois demandé si tu n'étais pas une des marches, un canton adjacent de l'Enfer.)
O ma Muse, fille des grandes capitales! tu reconnais tes rythmes
Dans ces grondements incessants des rues interminables.
Viens, quittons nos habits du soir, et revêtons
Moi ce veston usé et toi cette robe de laine,
Et mêlons-nous au commun peuple que nous ignorons.
Allons danser au bal des étudiants et des grisettes,
Allons nous encanailler au café-concert!
Dis-toi
Que nous ne sommes ici que des hôtes de passage
Dont les empreintes marquent à peine, sans doute,
Sur cette boue légère et brillante que nous foulons.
Quand nous voudrons, nous rentrerons aux forêts vierges.
Le désert, la prairie, les Andes colossaux,

Le Nil blanc, Téhéran, Timor, les Mers du Sud,
Et toute la surface planétaire sont à nous, quand nous voudrons!
Car si j'étais un de ceux-là qui vivent toujours ici
Travaillant du matin au soir dans des usines,
Et dans des bureaux, et allant dans des soirées,
Ou jouer pour la centième fois un rôle dans un théâtre,
Ou dans les cercles, ou dans les réunions hippiques,
Je n'y pourrais tenir! et tel qu'un paysan
Qui revient après avoir vendu sa récolte à la ville,
Je partirais,
Un bâton à la main, et j'irais, et j'irais,
Je marcherais sans m'arrêter vers l'Équateur!

Pour moi,
L'Europe est comme une seule grande ville
Pleine de provisions et de tous les plaisirs urbains,
Et le reste du monde
M'est la campagne ouverte où, sans chapeau,
Je cours contre le vent en poussant des cris sauvages!

IV

A Colombo ou à Nagasaki je lis les Baedekers
De l'Espagne et du Portugal ou de l'Autriche-Hongrie:
Et je contemple les plans de certaines villes de second rang,
Et leur description succincte, je la médite.
Les rues où j'ai habité sont marquées là,
Les hôtels où j'allais dîner, et les petits théâtres.

Ce sont des villes où ne vont jamais les touristes,
Et les choses n'y changent de place pas plus
Que les mots dans les pages d'un livre.

On quitte le « pueblo » un beau matin; on va
A la Estacion del Norte dans l'omnibus antique
De la Fonda de Aragon. Petite ville,
Reste tranquille, je te sais fidèle, je reviendrai :
Les Indes, le Japon, ce n'est pas loin pour moi;
L'année prochaine, ou dans quelques mois peut-être,
Passant à Barcelone ou à Séville, je prendrai
(J'aurai ce courage!) le Correo plein de lenteur,
Et l'omnibus de la Fonda de Aragon contiendra ce voyageur
Et le ballottera au rythme strident des vitres
Le long des rues étroites entre les maisons comme un décor,
Tout comme s'il était parti la veille et revenait
Après une visite à la ville voisine.

Et vous, ports de l'Istrie et de la Croatie,
Et rivages dalmates, vert et gris et blanc pur!
Pola dans la baie claire est pleine de navires
Cuirassés, entre des bancs de gazon vert, navires pavoisés
De gais drapeaux rouges et blancs sous un ciel tendre.
Kherso, Abbazzia, Fiume, Veglia, villes neuves,
Ou du moins qui paraissez neuves, sans qu'on sache
Pourquoi; Zara, Sebenico, Spalato, et Raguse
Comme un panier de fleurs incliné près des flots;
Et les Bouches de Cattaro, où l'on n'en finit plus
De suivre toujours la mer au milieu des montagnes
Crénelées d'inaccessibles citadelles vénitiennes.

O Cattaro, petite boite, petite forteresse qu'on donnerait
Pour les étrennes à un enfant (il n'y manque pas même
Le poste des soldats verdâtres à la porte);
Petite boîte de construction, mais toute pleine
D'une odeur de rose venue on ne sait d'où.

Et, après ces pays en bois découpé et peint qui sent bon,
Et que d'austères et d'abruptes montagnes noires enveloppent d'ombre et de fraîcheur,
Aride, toi, ardue, route du Monténégro, route du vertige
D'où l'on voit les forts autrichiens et les vaisseaux, en bas,
Aussi petits qu'au petit bout de la lorgnette.
(O route! et chevaux monténégrins, quelles terreurs
Vous m'avez inspirées, dans ce vieux landau bleu!)
Le diligence rouge vole en avant
Dans ce pays de pierre grise, où un arbre
Est agréable à voir comme toute une forêt,
Dans ce pays gris et noir où, au fond des vallées
Profondes comme des puits, on aperçoit
D'invraisemblablement petits champs verts, bleus, jaunes et gris clair, encadrés de pierres,
Comme un lambeau du maillot d'Arlequin tombé là.
Mais Njégus est un village rouge et blanc, clair et gai.
Dans une vallée à peine sèche des eaux du déluge.
Routes tristes des environs de Cettigne (avec le Belvédère); et parfois
Dans la nette aridité grise de ses gouffres minéraux
Qui font penser aux paysages lunaires,
Éclate soudain, comme si les pierres parlaient, une musique

Dure, triste et bien scandée, et qui remplit
Le ciel encombré de rochers avec sa fanfare grandissante.
Et l'âme inquiétée se troublait et ne savait que répondre
A ces voix bien ordonnées entendues de toutes parts
Dans l'absolue solitude,
Quand paraissent enfin au détour d'une route les premiers rangs d'un régiment grenat et bleu.
Puis vers Rjéka, alors qu'on voit, comme dans un nouveau monde, le lac de Scutari,
Il y a de tristes boutiques en plein vent, tendues d'Andrinople rouge qui sent fort,
Et des Albanais blancs aux ganses noires passent farouchement,
Des pistolets à la ceinture...

Et tandis que les grands vaisseaux de l'Orient et du Pacifique
Dorment sous la parure de tous leurs feux allumés,
Dans l'immense port d'Extrême-Orient, je revois
De la fenêtre de la salle à manger du Grand Hôtel, à Cettigne,
Les maisons basses et peintes en couleurs ternes,
Et la tristesse des villes slaves, plus triste
D'être dépaysée dans ce pays.
L'énorme chien du Grand-Hôtel Vuletich — *Turc*, je crois — il me semble
Le revoir couché au soleil, bonne bête couleur de café au lait;
Il dormait dans le calme du hameau-capitale...
Pauvre gros Turc, peut-être il est crevé, à présent...

V

Eau de l'Océan Atlantique
Dans la baignoire d'argent de ma maison de Londres,
Que ton odeur m'est douce et âpre, tandis
Que d'un bras humide
J'agite devant ma face un éventail parfumé!
Oh! ici enfin je suis bien, avec l'Océan chez moi
Et Grosvenor Square vu à travers mille fleurs aux fenêtres.
Ma belle maison! (Combien différente
De celle où je naquis à Campamento,
Au bord du désert d'Arequipa — au diable.)
Mais quoi! je sens qu'il faut à ce cœur de vagabond
La trépidation des trains et des navires,
Et une angoisse sans bonheur sans cesse alimentée.

VI. STOCKHOLM

Fillettes qui vendez les journaux, court-vêtues,
En bleu clair avec des cols marins blancs,
Vous revoilà, toujours pour moi mystérieuses.
On ne sait : vous avez entre douze et vingt ans;
On se demande si vous avez des amoureux;
Vous vous ressemblez non seulement de costume,
Mais de visage, beaux visages blancs, brillants,
Aux traits aimablement durs, aux yeux farouches et bleus.

Il y a quelques années, je fus amoureux de vous toutes,
Comme j'ai été amoureux des bouquetières romaines,
Des jeunes filles de l'île de Marken, qu'on va voir
d'Amsterdam,
Des paysannes de Corfou, et même aussi
D'une fausse bohémienne joueuse d'orgue de Barbarie
à Londres.
Le déguisement émeut toujours mon cœur de poète,
Et votre vue me fait imaginer des aventures.

Djürgarden, jardins pâles loin des longs quais de pierres
Grises d'un gris si doux, si pur et estival!
Je veux errer dans ces bocages, le long de ces théâtres,
Le cœur tout alourdi de caloric-punch glacé.
J'irai dans les jardins des restaurations
Où des messieurs enivrés dorment sur les tables:
J'irai entendre là les derniers airs de Berlin.
Et puis je regarderai l'étalage merveilleux
Du marchand de phonographes qui est au coin de
l'Arsenalsgatan
Et la statue de Charles XII me sourira dans les verdures
de cette place ombreuse et douce
Où j'ai souffert.

Stromparterren, place où l'on boit, au bord des eaux,
Comme dans l'eau, et sous un pont, sous des feuillages.
Le soir, du caloric-punch, et des liqueurs que l'on ne sert,
Qu'en flacons d'un quart de litre, qu'il faut bien vider!
Cela est la plus douce chose de Stockholm.
Cela fait penser à Venise et à des soirs sur la Tamise,
Et c'est plus beau que les marchandes de journaux...
Et, pour vous garantir de l'humidité des soirs,
On vous fait envelopper d'une couverture de laine

D'un rouge éclatant, en sorte
Que les dames sont toutes des petits Chaperons-Rouges.

1905.

VII. LONDRES

Après avoir aimé des yeux dans Burlington Arcade,
Je redescends Piccadilly à pied, doucement.
O bouffées de printemps mêlées à des odeurs d'urine,
Entre les grilles du Green Park et la station des cabs,
Combien vous êtes émouvantes!

Puis, je suis Rotten Row, vers Kensington, plus calme,
Moins en poésie, moins sous le charme
De ces couleurs, de ces odeurs et de ce grondement de
Londres.
(O Johnson, je comprends ton cœur, savant Docteur,
Ce cœur tout résonnant des bruits de la grand'ville :
L'horizon de Fleet Street suffisait à tes yeux.)

O jardins verts et bleus, brouillards blancs, voiles
mauves!
Barrant l'eau de platine morne du Bassin,
Qui dort sous l'impalpable gaze d'une riche brume,
Le long sillage d'un oiseau d'eau couleur de rouille...

Il y a la Tamise, que Madame d'Aulnoy
Trouvait « un des plus beaux cours d'eau du monde ».
Ses personnages historiques y naviguaient, l'été,
Au soir tombant, froissant le reflet blanc
Des premières étoiles;

Et les barges, tendues de soie, chargées de princes
Et de dames couchés sur les carreaux brodés,
Et Buckingham et les menines de la Reine,
S'avançaient doucement, comme un rêve, sur l'eau,
Ou comme notre cœur se bercerait longtemps
Aux beaux rythmes des vers royaux d'Albert Samain.
La rue luisante où tout se mire;
Le bus multicolore, le cab noir, la girl en rose
Et même un peu de soleil couchant, on dirait...
Les toits lavés, le square bleuâtre et tout fumant...
Les nuages de cuivre sali qui s'élèvent lentement...
Accalmie et tiédeur humide, et odeur de miel du tabac;
La dorure de ce livre
Devient plus claire à chaque instant : un essai de soleil
sans doute.
(Trop tard, la nuit le prendra fatalement.)
Et voici qu'éclate l'orgue de Barbarie après l'averse.

VIII. BERLIN

Jeune postérité du plus grand des grands hommes,
Tu débordes déjà sur le monde de tous côtés,
Et, depuis mon dernier séjour,
Moabit a grandi comme une ville américaine.
Mère aux nombreux enfants, Berolina féconde,
J'aspire ton air joyeux et froid, pur et grandiose
Avec délices, ce soir de novembre.
C'est donc l'air qu'il a respiré, lui aussi,
Le prince au nez proéminent hors du tricorne!
On n'a rien changé aux vieux palais Louis-Quatorze. Ici

Tout date du roi de Prusse, et rien d'important
N'a été bâti depuis 1810. Il reviendrait
A l'heure de la parade, un matin âpre et bleu,
Sur l'Opernhaus Platz, et retrouverait
A leur place éternelle, les vieux monuments pseudo-classiques;
Mais tout autour de lui,
Comme Boston, New-York, San-Francisco et Chicago,
Poussant vers les horizons leurs rues immenses et leurs maisons énormes
A n'en plus finir, sa ville!

IX

Des villes, et encore des villes;
J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours :
A quoi bon en parler? Il m'arrive parfois,
La nuit, de rêver que je suis là, ou bien là,
Et au matin je m'éveille avec un désir de voyage.

Mon Dieu, faut-il mourir!
Il faudra suivre à travers la maladie et dans la mort
Ce corps que l'on n'avait connu que dans le péché et dans la joie;
O vitrines des magasins des grandes voies des capitales,
Un jour vous ne refléterez plus le visage de ce passant.
Tant de courses dans les paquebots, dans les trains de luxe,
Aboutiront donc un jour au trou du tombeau?

On mettra la bête vagabonde dans une boîte,
On fermera le couvercle, et tout sera dit.

Oh! qu'il me soit donné, encore une fois,
De revoir quelques endroits aimés, comme
La place du Pacifique, à Séville;
La Chiaja fraîche et pleine de monde;
Dans le jardin botanique de Naples
La fougère arborescente, l'arbre-jeune-fille
Que j'aime tant, et encore
L'ombre légère des poivriers de l'avenue de Képhissia;
La place du Vieux-Phalère, le port de Munychie, et encore
Les vignes de Lesbos et ses beaux oliviers
Où j'ai gravé mon nom de poète lyrique;
Et puis aussi
Cette plage, Khersonèse, près de Sébastopol,
Où la mer est parmi les ruines, et où un savant
Montre avec amour une affreuse idole kirghize,
Lippue, ayant un sourire idiot sur ses grosses joues de pierre.
Et surtout, ah surtout!
Kharkow,
Où je sentis, pour la première fois,
Le soupir de vierge de la Muse soulever mon sein craintif;
Une ville pour moi :
Dômes d'or au sein des solitudes,
Palais dans le désert, chaud soleil rouge au loin sur la poussière;
Et, dans les quartiers pauvres,
Les mille enseignes des marchands de vêtements :

Les maisons basses, aux murs blancs couverts
De gros bonshommes peints, sans tête...

X

Et toi, Italie, un jour, à genoux,
J'ai baisé pieusement la terre tiède, tu le sais:
O région du Ciel (n'es-tu pas de saphir, d'azur et d'argent?)
Région du Ciel, enchaînée
Au milieu des flots qui se font, pour l'exilée,
Pareils à un autre Ciel;
O enchaînée par les Néréides, comme Andromède,
En pensée, d'ici, encore une fois,
Je baise avec une horreur sacrée ton ventre
Et tes beaux flancs fécondés par les dieux...

XI

Au bout de la petite rue en pente, je reconnais
Ce ciel et cette mer, et ce parfum aussi,
Et, rivage, je cours vers toi.
O mon Welschland béni! Romania solaire!
Glorieux fumiers, haillons divins, vous voilà:
Enfants nus, rouges vieillards fumeurs de pipes,
Vieillardes aux mains noires, adolescentes aux fortes voix,

Et toi, mer!
Laissez-moi seul, laissez-moi seul avec la mer!
Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas?
Elle connaît mes voyages, mes aventures, mes espoirs;
C'est de cela qu'elle me parle en se brisant
Sur les cubes de granit et de ciment de la jetée;
C'est ma jeunesse qu'elle déclame en italien.

Un instant nous chantons et nous rions ensemble;
Mais déjà c'est l'histoire d'un autre qu'elle raconte.
Jetons du sable et des cailloux à l'oublieuse,
Et allons-nous-en!

Poésies diverses

DÉVOTIONS PARTICULIÈRES

Pour l'amie qui habitait
la rue des Trois-Madones.

A M. VALERY LARBAUD

Tout ça, mon vieux Valerio, c'est très joli,
Surtout l'immobilité palpitante sous les longs passages de cieux,
Et ce voyage d'été à l'ombre de la fumée du navire...

Ou bien, ces matins de soleil et de janvier dans la salle du premier étage du casino,
Dans la ville en porcelaine avec son chemin de table de palmiers au bord de la mer bien réveillée,
Quand tu es seul et que tu sens gronder en toi
Le Français, comme un orgue et le tonnerre.

Mais n'y aurait-il pas moyen, avec moi, ton compagnon de tant d'années,
De sauter hors de ce temps, de cette fin du Moyen Age, de ces pauvres dernières modes de Paris-Londres-Vienne,
Dans le soleil et l'air tiède de l'Empire?

Comme ces poissons rouges de Valbois, par les journées chaudes,
Hors de ce que cet homme, chez ta mère, appelait :
l'*Arauquarium?*

DE L'IMPÉRIALE

Hymne

Les boulevards de brume rose,
Les ombres du soir vert et bleu,
Tous ces gens et toutes ces choses,
Tout cela, c'est à vous, mon Dieu.

Le sourd grondement de la ville,
Ne résonne qu'en votre honneur;
Et nous, d'un cœur simple et docile,
Nous vous louons sur la hauteur.

La tâche du jour est finie :
Nous rentrons fatigués chez nous,
Mais le meilleur de notre vie,
Seigneur : notre joie, est à vous!

WESTON-SUPER-MARE

MIDI

La pluie tombera tout le jour
Sur les terrasses qui se dressent
Entre le ciel en mouvement
Et les régions solennelles
De l'Empire du Soleil Blanc.

La Montagne-Inconnue se voile,
Et les gardiens de l'estuaire,
Les deux éléphants échoués,
Plongent dans l'immense brouillard
Et partent pour l'île d'argent.

Mais dans le jardin triste et bleu
Méditant sur ce midi sombre,
Où les capucines froissées
S'affalent et mêlent, pressées,
Leur robe jaune-orange et rouge;
On découvre, au bout d'un moment,
Quand on se croyait le plus seul,
Le nid, sous le porche abrité,

Où beaucoup d'yeux clairs et tranquilles
Regardent le jardin fumer.

Oh! comme la pluie les rend sages,
Et comme elles se taisent bien!
Et comme elles sont attentives
A tous ces regards blancs qui bougent
Dans les buis et les lauriers noirs!

Est-ce bien là Maisie-la-Folle,
Et Gladys qui rit tout le temps:
Violette aux genoux écorchés,
Et Gwenny qui lance toujours
Son volant par-dessus le mur?

MARSEILLE

S'il m'est donné de revoir Athènes, que mon navire
Sous la sainte Garde soit
De Celle qui préside aux routes de la mer;
Celle qui brille au-dessus des flots et du soleil;
La géante debout au fond des heures bleues;
La haute habitante d'or d'un long pays blanc;
Pallas chrétienne des Gaules.

VALENCE-DU-CID

Ay! Marc de Deu, yo no soc valenciá!
Et tant de bijoux ruisselants, et ces deux Anges au bord de votre manteau
Et à votre bras ce bâton de commandement, ce cep centurionique,
Ceinturé et couronné d'or, offert par un Roi d'Espagne, —
Tout cela intimide
Le plus couard de Vos soldats,
O plus justement que Faustine
Mater Castrorum appelée!
Et comment remercierai-je cette belle Brigadière-Générale,
Sinon en langue impériale?
Aixina :
« Ave... »
Comme je le fis jadis agenouillé devant le piédestal,
Mientras todos alrededor, como el trueno, gridaban :
« Magna Diana Ephesiorum! »
Y cuando Filius Tuus obumbravit super caput meum in die belli!

MILAN

Madonnina gentile
J'ai mis sous Votre protection mon amour.
Sous votre manteau qu'il repose, et dans votre ombre comme
Votre Poète, Comante Eginetico, dans une église de Parme,
Sous Votre image, qui est une poupée chargée de bijoux dans un berceau de cristal.
Maria bambina santissima,
Maria santissima, bambina,
Ah! dans mon cœur fais settina,
Sur mon cœur, comme lorsqu'aux rives d'Écosse et d'Angleterre
Je portais Votre image, avec les noms d'Ambroise et de Milan, dans un scapulaire.
Et mon Ange gardien
When he looks into it,
He will find in it
Just a Tiny Girl.

DEUX AUTRES POÈMES

LA NEIGE

Un año màs und iam eccoti mit uns again
Pauvre et petit on the graves dos nossos amados édredon
E pure pionsly tapàudolos in their sleep
Dal pallio glorios das virgens und infants.
With the mind's eye ti sequo sobre l'europa estasa,
On the vas Northern pianure dormida, nitida nix,
Oder on lone Karpathian slopes donde, zapada,
Nigorum brazilor albo disposa velo bist du.
Doch in loco nullo more te colunt els meus pensaments
Quam in Esquilino Monte, ove della nostra Roma
Corona de platàs ores,
Dum alta iaces on the fields so duss kein Wege seve,
Yel alma, d'ici détachée, su camin finds no cêo.

Bergen-op-Zoom, 29. XII. 1934.

LA NEIGE

Réduction au français par Valery Larbaud.

Encore une année et te revoici déjà parmi nous,
Pauvre et petit, sur les tombes de nos aimés, édredon.
Et pourtant les recouvrant pieusement dans leur sommeil
Du pallium glorieux des vierges et des enfants.
Des yeux de la pensée je te suis sur l'Europe étendue,
Ou sur les pentes solitaires des Carpathes, où tu es, neige,
Des noirs sapins blancs voile de mariée.
Mais en aucun lieu mes pensers ne te vénèrent plus
Que sur le Mont Esquilin où tu es de notre Rome Couronne d'argent,
Tandis que tu recouvres profondément les champs, cachant les routes,
Et que l'âme, d'ici détachée, trouve son chemin dans les cieux.

Poèmes de A. O. Barnabooth

figurant dans l'édition de 1908
éliminés de l'édition de 1913

CHANT DE LA VARIÉTÉ VISIBLE

Je chante l'Ungrund primordial et omniprésent.
Je tiens dans mes mains de prodigieuses étoiles vertes ;
J'ai cueilli toutes les fleurs grises de la mer ;
Je suis né de l'amour anonyme de la Sagesse ;
J'apporte le sourire le plus naïf de la vie,
Une volupté toute neuve au monde,
Et les roses incomparables de la mort.
Je suis un passant comme les autres ;

Je suis le mendiant qui remercie ;
J'ai rejeté loin de moi tout ce qui est objet de connaissance ;
Je suis pareil aux animaux les moins organisés ;
Je suis agi par la Divine Variété visible.

ASPIRATIONS

Là-bas, mes ouvriers sont dans le guano jusqu'au cou, les sales !
A me gagner cet argent
Rutilant, que je dépense moi, avec des mains propres.

Bon Dieu, quels dégoûtants! Fi donc!
Ah! m'en aller dans une tartane à voile d'or
Vers des pays infiniment aristocratiques!
Danser sur des ventres d'almées couvertes de bijoux;
Valser dans des îles de soie sur un lac parfumé;
Avoir plus de désirs encor que je n'en ai!
Langueur et malaise de n'avoir rien à faire,
Est-ce vous que j'aime, ou le désir d'être occupé?
Répondez, répondez à ce cœur angoissé,
Y a-t-il un moyen d'être encor plus heureux?

Le Caire, hiver 1901.

« LE DEVOIR AVANT TOUT »

Fragments d'un poème des *Aspirations*.

Voici que les tulipes, aux jardins de Kensington,
Vont s'ouvrir au bord des allées, dans les flots du brouillard tiède...
Je veux marcher sur le pavé, sur le visage effrayant de la ville,
Soûl de mes rêves,
Le long des prisons, des casernes, des hôpitaux —
Noirs abattoirs des pauvres —
Avec mon cœur de poltron
Au chaud dans mon pantalon...
. . . . . .
Jamais, ô printemps londonien, langueur de jardin d'hiver,
Je n'ai plus aiguëment senti mon isolement au sommet de ces collines d'ordures.
Qu'il me soit donc donné d'entrer dans le troupeau commun,
D'avoir des visages près de mes yeux, de sentir l'odeur humaine,
De n'être plus le spectateur désœuvré
Des constructions énormes, du bruit et du pavé des rues,

Mais que je me range enfin sous les fatalités vulgaires :
Que je fasse enfin mon « devoir » !
Oh ! être une prostituée !
Me suspendre au bras d'un beau dragon vêtu de rouge ;
Faire de ma fatigue le balancier de son ivresse,
Lorsqu'il titubera aux lueurs des réverbères.
En échange d'un shilling ou d'une demi-couronne,
Être la mère des orphelins, l'épouse des veufs, l'amante
Des beaux jeunes hommes libres !
Me pencher sur les lits des hommes, étancher leur amour comme une garde-malade !
Avoir des soins infâmes, être une latrine publique !
Et connaître la caresse de l'homme, voir sa misère nue,
Et sentir, sous son mépris factice, appris d'avance,
Sa vraie tendresse un peu craintive et étonnée,
Et, bonne et douce ivrognesse, l'aimer, par métier,
Par « devoir »...
Ou bien, être un soldat !
Loin des villes, au delà de ces mers, ayant appris à tuer,
Ayant surmonté ma lâcheté naturelle, mon dégoût du meurtre,
Par système, « par devoir », pour un shilling par jour,
Sur tous les chemins du monde, dans le bush australien,
Au Transvaal, au Canada, aux Indes,
« Sur la route de Mandalay », comme dans les ballades de Kipling,
Trouer des poitrines et des fronts, faire gicler des cervelles,
Faire issir des yeux, fendre des bouches, ouvrir des ventres
Comme on découd des sacs de café ! briser des jambes,
Casser des crânes, goûter l'odeur fade du sang,
Être un effrayant polichinelle fou de massacres,
Et puis, faire un « Crevé pour la Patrie » de plus, engraissant de ma charogne
Le beau domaine conquis à la race européenne...
Tout cela, mon âme, c'est la fatalité banale
Que les passants nomment : « le Devoir » ;
Avec les poings des policiers, et l'insultant coup de sifflet
Du sergent recruteur, si beau et si florissant, que ses médailles

Semblent des prix obtenus dans les concours d'animaux gras.
. . . . . .
Passants! gens qui me coudoyez, ô flots immenses!
Ne me sera-t-il donc jamais possible de me mêler à vous?
Quand est-ce que je cesserai d'être
Ce vagabond sans caste et sans métier?
(Oh! chercher à me faire des relations, devenir un homme du monde!
M'humilier devant l'opinion publique, essayer
D'entrer sans payer dans un cercle honorable,
Recommencer à fonder des hôpitaux, des institutions charitables,
Des asiles pour les lunatiques, des maisons de retraite,)
— Mais qui viendra en aide à ma misère, à moi? —
Oui, me mêler à vous, pour voir,
Sous les principes, les éducations, les préjugés, les respects appris, les balivernes,
De vrais hommes et de vraisemblables femmes!
. . . . . .
Mais n'ai-je pas, comme ma cargaison, dans mes poches,
Mêlés à mes liasses de billets de banque, des poèmes :
Oh, si je pouvais, comme un réel poète, par ces moyens,
Me mêler à vous, entrer en vous, afin
Que vous me connaissiez comme si j'étais nu devant vous
(De même qu'errant dans les villes de l'Orient on garde tout un jour
Le souvenir d'un jeune bras nu ou d'un jarret hâlé,)
Comme si vous touchiez ma peau et mes jointures,
Comme si vos mains savaient les courbes de mes flancs,
Comme si vos yeux étaient habitués au profil de mes épaules...
. . . . . .
Mais voici enfin, symbole
De la satisfaction du devoir accompli au sein du luxe,
Les immenses parterres de géraniums rouges devant le palais du roi.

Composé dans une promenade de l'Albert-Hall au Mall, le 25 mai 1903.

I. M. ANASTASIE RETZUCH,

Duchesse de Waydberg

Tu dors dans le caveau de ta famille, à Syra,
En robe de bal et souliers de satin blanc à boucles d'or,
Avec l'anneau des Ducs de Waydberg au doigt,
Avec tes bracelets énormes à tes bras fermes
Où les veines apparaissent toujours d'azur,
Gorgées des Drogues de l'embaumement :
O Tassoula, où sont tes grands éclats de rire,
Ta lèvre au retroussis hargneux et souriant,
Les mots que tu disais avec ces lèvres lourdes,
Et la grâce infinie de ton corps souple et dur?
Pourtant, je ne m'attendris pas souvent sur ton compte ;
Tu as été pour moi trop cruellement parisienne,
C'est-à-dire sans âme, ni cœur, ni sens,
Ne songeant qu'au « pognon » et à « la rigolade »,
O flèche dans la plaie d'un cœur d'écrivain malade!
Hélas, je n'ai pas encore rencontré de femme
(Cela m'est égal, peut-être au fond)
Des femmes, comme en eurent les poètes allemands et italiens,
Des femmes « pour les comprendre ».
J'ai été, pourtant, un homme de génie assez tendre!
Je suis resté tout seul et sans inspiratrice,
Comme un bon poète français que je m'efforce d'être.
Comme tous les poètes français, ironique, — et cocu.
Wolfgang, il était heureux, ce bougre-là!
L'amour des peuples, s'étendait devant ses pas
Comme le manteau d'un étudiant sous les pieds d'une jeune fille,
Tandis qu'elle traverse la place en baissant les yeux, —
Ah! pauvre Monsieur Barnabooth du N. de D. — !
Et pourtant, ma petite morte, Tassoula!

J'irai, quelque jour, quand j'aurai l'âme à ça,
Pieusement te regarder dormir, à Syra.
Car, si tu n'as pas levé vers moi des yeux pleins de pensée
Ou pleins de rêves,
(Je n'en vaux peut-être pas la peine)
T'avais du chic, tout de même!

GROTESQUE

Marieke, Marieke, à la Tête de Flandre,
Près du café, tu chevauchais un être en bois,
Fort semblable aux Dieux des Khorsabad d'autrefois,
Et ta bonne criait : « Voyons, faudrait descendre! »

Les vaisseaux qui s'en vont là-bas, vers la Hollande,
Et qu'on voit devenir lentement très petits,
N'ont pas l'attrait de ce cheval que tu pétris
Entre tes gros mollets de fillette flamande.

Le rire dans ma main a fait trembler mon verre
Quand, sursautant sans doute, et se cabrant soudain,
Il te fit choir, le vieux monstre babylonien,
Marieke, Marieke, et qu'on vit ton derrière!

KAISERSTRASSE

Je veux ce béret noir et ces sabots sonores,
Et ces gros bas de laine, et ce rude manteau,
Et, passante d'hiver des longs trottoirs sonores,
Votre cœur d'écolière au chaud sous ce manteau.

TO DREAM PERHAPS

Nous mourrons, et c'est tristement inévitable.
Pensez-y, pensez-y en faisant votre ouvrage ;
Vous pouvez bien être énervé, les jours d'orage :
Dieu vous distribuera sa paix, en somme très utilisable.
Vous aurez un sépulcre quelconque sur une colline ;
Vous vous effacerez peu à peu, tout en rêvant ;
Avec d'énormes roses rouges dans les cheveux
Vous serez pareil à Orphée ou à Proserpine.
A moi aussi, Terre, sois légère et bonne :
J'aurai bien alors assez de mes désirs et de mes soucis
De toi, regret de mon soleil, et puis de toi,
Tristesse qui nous suit partout, notre Antigone.

ES IST ERREICHT

Le lait de la lune coule sur le monde.
Tout est parfumé, ce soir, n'est-ce pas?
Et cependant, dans l'autre hémisphère, les villes
Sentent la boue, le froid, et l'excrément humain.
Je suis dans un ascenseur sur la mer,
La mer ! toujours jeune, et toujours bien portante.
Tout est fini : Voici le règne de la nature naturante.
Je suis le baiser que l'Océan donne aux étoiles...
Encore une ascension dernière sur la plus haute vague,
Là-bas, au bout de l'horizon, en Tasmanie.
Encore un vertige ! J'ai vu ! Je crois !
Et désormais je m'adore...

Bairndale (Victoria),
janvier 1904.

DIALOGUE

Le poète

Non pas moi,
Mais les poètes cubains pourraient te bien chanter
O charmante Concha,
Toi mon rameau de fleurs et ma Vega Real!
Puissé-je te regarder longuement comme on regarde les flammes,
Comme, au cœur de l'hiver, on regarde le feu :
J'aime à baiser une femme de flammes,
Je veux baiser une femme de feu!
Que je vous porte donc dans mes deux mains, mains brunes;
Que je sois donc ébloui par vous, grands yeux;
Que je sente ton parfum dans l'ombre, rose dorée des Andes;
Que je te contemple dans la rue ou au théâtre,
Sérieuse, belle et haute, et souriante,
Grande jeune femme impressionnante; — chiquilla!
Ma femme devant Dieu! ma bourgeoise! ma squaw!
Mon noir petit souillon! mon bel oiseau des îles!
Avec mon tomahawk et ma hache de guerre,
Mon quipocamayo et ma coricoya,
Ne suis-je pas le chef indien que tu désirais,
Le maître et l'époux qu'il te fallait, princesse indienne?
Étends-toi, ma beauté, sur cette peau d'ours blanc,
Et laisse ma main toucher ton visage dans l'ombre;
Tu es plus belle que la Perricholi, si célèbre,
Et je suis plus généreux que tous les Vice-Rois;
Voici des diamants et des perles, —
Mon amour, que voulez-vous encore de moi?

Sa dame

D'autres diamants et d'autres perles.

Un miroir

Vieille Lola, tu me disais : « Milordito,
Si j'étais aussi riche que vous serez un jour
Quand votre cher papa aura disparu,
Je passerais tout mon temps à me regarder dans la glace. »
Et je riais, ne comprenant pas bien.
Parlais-tu sérieusement ou te moquais-tu?
Eh bien! j'ai trouvé ce miroir et m'y regarde
Tous les jours, du matin au soir, sais-tu, Maïa!
Ce miroir (assez grand pour moi) c'est le Monde.
(Comme j'ai été content, le jour où j'ai trouvé
Ce mot. Il me paraissait neuf et bien pensé;
Aujourd'hui je le transcris sans enthousiasme.)
O Société des Hommes! Je m'habitue à ton amertume;
J'y trouve même une douceur inattendue.
« Monsieur Moynat m'a dit en songe « fais ta malle! »
Comme c'est bien cela, ô Solidarité,
Et qu'il est agréable au fond, Société,
De se faire le complice conscient de tes crimes.

ENVOI A TOUS LES HOMMES DE LETTRES ET ARTISTES

Je suis un Bourgeois bourgeoisant, désirant, libéral et socialiste,
L'embourgeoisement final et irrévocable des Couches Profondes.
(Tout le monde fonctionnaire, tout le monde vêtu d'habits bourgeois

Vivant bourgeoisement, dans les immeubles construits en style bourgeois) —
Allons enfants de la Patrie, les temps approchent!
Donc fini, l'Art! finie la Religion!
(Soyons civilisés, que diable)!
Assez de ces sottises, vous dis-je;
Et l'Art, d'abord, qui est-ce qui comprend ça, au jour d'aujourd'hui?
J'aime justement — vous ne m'empêcherez pas de les acheter —
Ces objets d'art que vous tournez en ridicule.
J'aime tout ce qui est solide,
Cossu, parvenu, criard et riche.
O la beauté de tout ce qui est riche!
Apprenez donc, tristes gueux, que je ne suis pas votre confrère,
Car je suis un homme Riche et Vertueux, et j'écris ce que je veux écrire;
Je ne consulte que mon goût,
Et quand ça me dégoûte,
Je ne prends même pas la peine
De mettre un point.
Apprenez que je paie pour me faire éditer,
Et que du Public je me fous
Car l'Amateur je suis,
Aimé de la Postérité porteuse-de-couronnes-à-domicile.

ÉPITRE A MON ÉDITEUR

en lui renvoyant les épreuves corrigées
de mes *Borborygmes.*

(New York-Hambourg).

Air doux, mer calme, temps couvert —
On n'est pas bien dans les cabines,

On serait bien mieux chez « Maxim ».
Le Bateau rabote la mer...
Vains Dieux ! que ne suis-je en Hanovre,
Ou seulement rue de Hanovre,
Ou bien chez Madam' Assunta,
Au lieu de me dégueuler là !
A vous, Monsieur, les passagères
Des troisièmes, les pas chères
Signorine, Señoritas
De Gênes ou Murcie émigrantes,
Faciles et pas exigeantes,
Monsieur, qui ne vomissez pas.
En vérité, je vous envie
La douce maritime vie
Que vous passez en si beaux bras ;
Je trouve que c'est chouette et urfe
*Car, entre nous, mon cher tar*turfe,
Vous ne naviguez que pour ça.
Vous êtes heureux, quoique pauvre :
Que vous fait la rue de Hanovre?
Pour vous, ô favori du ciel,
Chaque navire est un...
Mais — zut ! je ne puis plus écrire :
Me faut encore redégueuler, —
Mais permettez-moi de vous dire
Que vous n'êtes pas dégoûté.

PRÉFACE, par Robert Mallet 7

LES POÉSIES DE A.O. BARNABOOTH

I. LES BORBORYGMES 21

Prologue. 23
Ode. 25
Centomani. 27
Nuit dans le port. 29
Le masque. 31
Océan Indien. 32
Nevermore... 33
L'Eterna voluttà. 34
L'ancienne gare de Cahors. 38
Voix des servantes. 40
Matin de novembre près d'Abingdon. 43
Alma perdida. 44
Yaravi. 45
Mers-el-Kébir. 48
Vœux du poète. 49
Musique après une lecture. 50
Scheveningue, morte-saison. 52
Thalassa. 53

Ma muse. 55
Le don de soi-même. 57
Carpe diem... 59
Images. 61
Un jour, à Kharkow... 61
Un matin, à Rotterdam... 62
Entre Cordoue et Séville... 62
Post-scriptum. 63
Madame Tussaud's. 65
La mort d'Atahuallpa. 66
Trafalgar Square la nuit. 68
L'innommable. 69

2. EUROPE 71

A M. Tournier de Zamble. 73
Un minuit en mer... 74
Fi des pays coloniaux... 76
Europe! tu satisfais... 77
A Colombo... 78
Eau de l'océan Atlantique... 82
Stockholm. 82
Londres. 84
Berlin. 85
Des villes... 86
Et toi, Italie... 88
Au bout de la petite rue... 88

POÉSIES DIVERSES

1. DÉVOTIONS PARTICULIÈRES 93

A M. Valery Larbaud. 95
De l'impériale. 96
Weston-super-Mare 97
Marseille. 99
Valence-du-Cid. 100
Milan. 101

2. DEUX AUTRES POÈMES 103

La neige. 105
La neige. (Réduction en français) 106

POÈMES DE A. O. BARNABOOTH ÉLIMINÉS DE L'ÉDITION DE 1913

Chant de la variété visible. 109
Aspiration. 109
« Le devoir avant tout ». 110
I. M. Anastasie Retzaeh, duchesse de Wadberg. 113
Grotesque. 114
Kaiserstrasse. 114
To dream perhaps. 115
Es ist erreicht. 115
Dialogue. 116
Envoi à tous les hommes de lettres et artistes. 117
Épître à mon éditeur. 118

Collection Poésie

DÉJA PARUS

Guillaume Apollinaire : *Alcools* suivi de *Le Bestiaire* et de *Vitam impendere amori.*

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes.* Préface de Michel Butor.

Louis Aragon : *Le Roman inachevé.* Préface d'Etiemble.

André Breton : *Clair de terre* précédé de *Mont de Piété* suivi de *Le revolver à cheveux blancs* et de *L'Air de l'eau.*

Paul Claudel : *Cinq grandes odes* suivies d'un *Processionnal pour saluer le siècle nouveau. La Cantate à trois voix.* Préface de Jean Grosjean.

Paul Eluard : *Capitale de la douleur* suivi de *L'amour la poésie.* Préface d'André Pieyre de Mandiargues.

Pierre Jean Jouve : *Les Noces* suivi de *Sueur de Sang.* Préface de Jean Starobinski.

Federico Garcia Lorca : *Poésies 1921-1927 (Chansons, poème du Cante Jondo, Romancero gitan).* Préface de Jean Cassou.

Stéphane Mallarmé : *Poésies.* Préface de Jean-Paul Sartre.

Raymond Queneau : *L'Instant fatal* précédé de *Les Ziaux.* Préface d'Olivier de Magny.

Jules Supervielle : *Gravitations* précédé de *Débarcadères.* Préface de Marcel Arland.

Paul Valéry : *Poésies (Album de vers anciens. Charmes. Amphion. Sémiramis, Cantate du Narcisse. Pièces diverses de toute époque).*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 NOVEMBRE 1966
IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT
PARIS-MESNIL-IVRY

Imprimé en France
N° d'édition : 12124
Dépôt légal : 4e trimestre 1966. — 3399

QUEDEO
$1.50

W3-DFJ-589